

# UNE ADO EN PRISON

Marc Cantin



Marc Cantin

# **UNE ADO EN PRISON**

Collection "12 ans et plus"



[chouetteditions.com](http://chouetteditions.com)

Dépôt légal : 2e trimestre 2010  
Bibliothèque Nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Auteur : Marc Cantin

Copyright © [chouetteditions.com](http://chouetteditions.com) - 2010

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-923834-09-2

Publication sur le site [www.chouetteditions.com](http://www.chouetteditions.com)

## *Du même auteur*

### *Aux éditions Coyote Jeunesse*

“L’enfant des rues” - Visages du Monde

“Les gamins des andes” - Hors collection

“Le Dernier Donjon” - Hors collection

### *Chez d’autres éditeurs*

“Messages 1- Je suis ton secret”- Rageot

“Messages 2 - Tu es ma vengeance”- Rageot

“Têtes de mule” Roman - Seuil Jeunesse

“Pourquoi c’est interdit ?” Oxygène - La Martinière

“Sexy story” Roman ado - Rageot

“Vers des jours meilleurs” Roman - Thierry Magnier

“Moi, Félix, sans-papier” (3 tomes) Éditions Milan

“Les maléfices d’Halequin” (3 tomes) Éditions Nathan

“Merlin Zinzin” (2 titres) Père Castor Flammarion

“Les meilleurs ennemis” (10 titres) Père Castor Flammarion

“Nitou l’Indien” (9 titres) Père Castor Flammarion

“Copains de collège” (6 tomes) Romans - Rageot Poche

“Le club des animaux” Roman - Rageot Poche

“Léo et Lola” (7 titres) BD - Le Lombard

“Ma mère et moi” (2 titres) BD - Clair de lune

...

*Cette fiction est inspirée de l'histoire d'une adolescente incarcérée à l'âge de 13 ans. Cette "tranche de vie" appartient aujourd'hui à son passé et j'ai pris soin qu'aucun rapprochement ne soit possible, entre le récit et la réalité, afin de préserver l'anonymat de cette personne.*

*Le personnage du juge appartient entièrement à la fiction. Toutefois, différents témoignages recueillis auprès d'intervenants en milieu carcéral pour adolescents, m'ont aidé à le rendre réaliste.*

*Je profite donc de ces quelques lignes pour remercier toutes ces personnes de leur confiance.*

*M.C.*



Chapitre 1

# Bad

Je m'appelle Bad. C'est le surnom qu'on m'a donné, ici, dans cette prison. Mais mon vrai nom, c'est Bahia. Une idée de ma mère qui rêve d'aller un jour au Brésil. À Salvador de Bahia.

Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Mais aujourd'hui, je m'appelle Bad. Bad, la fille du vent et du soleil levant. Bad et ses cheveux rouge sang.

Je suis Bad, le nez collé aux barreaux de ma

cellule.

Sept barreaux horizontaux, sept verticaux, quatorze barres de fer pour mon anniversaire. Je les soufflerai quand il faudra. Faites-moi confiance. Ils se transformeront en boue sous la chaleur de mon souffle.

Peut-être bien demain.

Je suis Bad.

Chapitre 2

# Le juge

Mon nom est Paul Desnier. J'ai quarante-deux ans et je suis juge pour enfants. J'ai toujours voulu exercer ce métier. J'ai beaucoup travaillé pour y parvenir, et je peux dire que je suis heureux et fier d'avoir aujourd'hui cette responsabilité.

Je suis au service de la loi. Je fais mon possible pour qu'elle s'adapte aux enfants et c'est souvent loin d'être simple.

Nous sommes lundi et je me trouve devant l'entrée de la prison pour mineurs. Je mesure un mètre quatre-vingt-dix, et pourtant je me sens petit devant cette porte. L'habitude n'y change rien. Il est encore tôt. Je regarde ce nuage de buée sortir de ma bouche, et c'est tout. Je sais que ce n'est pas l'endroit idéal pour se sentir à la hauteur.

Je veux dire, on le sait si on est déjà passé devant une prison. On le sait, même si l'on pense que quelques murs, aussi hauts que possible, de métal, de pierre ou de brique, sont suffisants pour enfermer le Mal. Un jour, on s'est même demandé ce qui nous séparait de cette prison, hormis ce mur. À quoi tenait le fait d'être dehors ou bien dedans.

Je suis devant la porte de cette prison, le long de cette rue, de ce trottoir et de ses passants, et je me suis souvent posé cette question. Même si je suis un juge et qu'on attend surtout de moi des réponses.

Des réponses.

Je suis devant cette porte et j'observe le ciel en attendant. Il fait si frais ce matin. Les nuages sont blancs, de la blancheur du lit que j'ai quitté avec

peine il y a tout juste une heure.

La porte s'ouvre enfin.

Je salue les deux gardiens d'un signe de tête convenu.

Ça y est, je suis entré.

Je traverse la cour. Je la longe, plus précisément. Maintenant, je vois l'autre côté du mur. Décidément, ce mur n'est rien. Rien que du métal, de la pierre, quelques briques. Je lève la tête. À l'intérieur aussi le ciel est blanc.

Il faut entrer dans une prison pour comprendre cela.

Quelques marches, un bureau. Le directeur m'attend. Il est jovial, le directeur. On pourrait le prendre pour un cuisinier ou un chef de gare. Un chef, quand même, mais sympathique et accueillant.

En me serrant la main, le directeur a déjà beaucoup perdu de sa jovialité. Je suis le juge. Il sait pourquoi je suis là.

– Ce n'est pas fréquent que vous vous déplaciez pour voir un détenu, me fait-il remarquer.

Cette phrase, il l'avait déjà prononcée au téléphone. Mot pour mot.

– Elle a quatorze ans, je répète aussi.

– Elle vient de les avoir, précise le directeur. Plus de treize ans au moment des faits... assez pour être incarcérée.

Il soupire.

Il va falloir aller chercher la détenue. C'est son métier au directeur. Une gardienne est là pour ça, bien sûr. Mais c'est lui qui va donner l'ordre d'aller chercher la détenue 43-276. Chacun de ses ordres peut avoir les pires conséquences. Il doit toujours s'en souvenir. Il s'apprête à envoyer une gardienne, mais je l'arrête d'un signe de la main. J'irai voir 43-276 dans sa cellule.

Ça non plus, ce n'est pas habituel. Toutefois, le directeur est soulagé. Un peu. Pas très longtemps. Je le connais et je sais qu'il est inquiet de nature. Il se demande : un juge dans la cellule, finalement, est-ce une si bonne idée ?

Je m'empresse de le remercier, avant qu'il ne se pose trop de questions. Je devine qu'il aurait aimé

parler plus longtemps, pour rendre cet entretien plus chaleureux, plus humain. Mais je quitte le bureau avec la gardienne. Un juge est toujours un homme pressé.

Il faut ensuite traverser des couloirs, des salles, passer devant des portes. Il y a des bruits d'outils, des bruits d'ateliers. Des rires, parfois. Oui, des rires. Et des gardiens bien sûr.

Il faut encore marcher. Entendre l'écho de ses propres pas vous rattraper. Je déteste la prison. Descendre des marches. Quatre ou cinq, pas plus. Nouvelle enfilade de portes. Cellules individuelles. Comme pour tous les mineurs.

Un peu plus loin, à l'écart. Une autre porte.

La gardienne introduit la clé dans la serrure. Chaque son s'amplifie ici.

Elle regarde par l'œilleton avant d'ouvrir. La porte s'ouvre en tirant. Il faut penser à tout, c'est préférable. La gardienne me laisse passer. Elle ne regarde même pas à l'intérieur de la cellule. Pas dans celle-ci. Pourtant, elle n'est pas cruelle, la gardienne. Je la connais aussi. Elle les aime tous

ces enfants, tous ces gosses enfermés de ce côté du mur. Ce sont un peu les siens. Oui, un peu. Elle y pense parfois. C'est certain. C'est si souvent sa maison cette prison remplie de bêtises d'enfants. Enfermée avec eux.

Mais parfois, ce ne sont plus des enfants.

Parfois, ils deviennent si grands. De la colère, voilà ce que c'est. De la haine précoce ; voilà la vérité. Comme celle-ci. Elle n'est pas pareille que les autres, celle-ci. Pire encore.

Oui. Elle fait peur celle-ci.

Je demande à la gardienne :

– Pourquoi est-elle dans cette cellule ?

Je me suis arrêté dans l'encadrement de la porte. Je suis un juge, il ne faut pas l'oublier. Je suis un juge et j'attends une réponse.

– Elle fait peur aux autres, me murmure la gardienne comme si elle parlait du diable en personne. Elle a agressé une détenue. Elle a failli lui arracher les yeux. Il a bien fallu l'isoler. Mais elle est bien ici. C'est la même cellule que pour les autres et...

– C'est bon, je la coupe. Merci.

Je perçois une haine inhabituelle chez la gardienne. Je suis certain qu'elle aimerait avoir le courage de cracher dans la cellule et de refermer la porte. Si j'étais d'accord, on pourrait même le faire ensemble.

Je fais semblant de n'avoir rien remarqué et j'entre.

La gardienne me rappelle qu'il faut frapper deux fois à la porte pour ressortir. Elle sera là, juste derrière.

La porte s'est refermée. Je sens le courant d'air, cet air poussé à l'intérieur de la cellule.

Je n'avance pas tout de suite. La détenue 43-276 est là, devant. 43-276 me tourne le dos, regarde par sa fenêtre à barreaux.

43-276 ressemble à une enfant. Une jeune adolescente de quatorze ans. C'est inscrit en haut du dossier.



### Chapitre 3

# Un matin

– Bahia ?

Bahia. C'est encore mon nom. Ma mère m'appelle ainsi. Elle dit Bahia avec toute la tendresse du monde réunie. Sa Bahia. Son île, son continent, son Brésil, sa bouffée de bonheur. L'ivresse d'un rêve éveillé. Elle en devient parfois indécente, cette extase, sa Bahia, sa fierté, sa jouissance... Ma mère savoure les lettres de mon prénom, goûte chaque

syllabe et leur imagine tous les matins de nouvelles sonorités délicates. Bahia. Elle se nourrit de ses variations sur mes cinq lettres.

Je m'en souviens très bien.

Mais un matin, je ne suis plus un bébé. Je suis une petite fille. Belle et drôle. Mes amis s'appellent le square, centre commercial, Auchan, Printemps. Mes paysages et mes saisons se dessinent sur des néons. Je sais traverser sans me faire écraser, j'attends le bus sans parler au vieux monsieur, qu'il soit gentil ou non. Je compte mon argent chaque soir. Demain je passerai à la boulangerie en rentrant de l'école.

Bahia. Je me souviens de tout.

« Bahia ? Ma petite Bahia, où es-tu ? »

Mon père, lui, ne m'appelle plus. Mon père est parti. Non, pas parti, précise ma mère : il n'est pas revenu. C'est sûrement différent. En tout cas, depuis, plus de disputes. Il nous a laissés, elle, sa femme, nous, ses enfants. Un jour, il n'est pas rentré, tout simplement. Il a fallu l'attendre. Pour rien. Je m'en souviens.

Je n'éprouve aucun chagrin. Pas même une larme pour lui.

Je n'ai pas besoin de ce père. Je lui suis presque reconnaissante de nous avoir quittés, de ne pas nous avoir encombrés de sa présence.

« Bahia ? Ma petite Bahia ? Tu étais encore dehors ? »

Un jour, des jours, un mois, des mois. On ne va pas attendre toute notre vie. Il ne rentre pas, et après ? Après ma mère veut changer de vie. Elle jure qu'on va s'en sortir, avec ou sans lui. Ça s'annonce plutôt sans. Parfois on en rit.

« Bahia ? Tu as vu l'heure ? Où étais-tu encore ? »

Un jour, des jours, un mois, des mois. Et puis on quitte la ville, notre bon vieux quartier, ses poubelles renversées, ses chats méfiants, ses voitures mal garées, ses murs fissurés, tagués, délavés, ses sacs plastiques et ses bouteilles vides. Ma mère serre mon jeune frère dans ses bras. Elle assure que nous ne serons pas contaminés. Nous allons échapper aux épidémies urbaines, allez savoir, à ces contagions qui vous rendent enragés.

En refermant la porte de l'appartement une dernière fois, elle pense qu'il est encore temps.

Je savais qu'il était déjà trop tard.

Chapitre 4

## Quatre murs

– Je suis le juge d'instruction Desnier. Avant le procès, j'aurais aimé discuter avec toi...

Elle ne bouge pas. Immobile, pétrifiée, comme si elle n'était pas vivante.

Je me présente à nouveau, sans plus de résultat. Alors c'est moi qui m'approche. D'un pas. Un pas seulement. J'avais pensé en faire davantage mais soudain, cela ne semble pas approprié. Je sens qu'il

faut respecter une certaine distance avec 43-276.

– Bahia ?

Je répète trois fois son prénom.

– Bahia ? je tente encore.

Une jeune fille au visage d'acier me fait face. Bras maigres et tendus le long du corps. Je ne l'ai même pas vue se retourner.

– Hum... Très bien, Bahia. Je voudrais éclaircir quelques points concernant ton affaire. Les faits qui te sont reprochés sont graves. Tu en es consciente ?

Elle ne répond pas. Elle se contente de me fixer. On pourrait la croire insensible au chaud, au froid, à la douleur, mais c'est la prison, juste la prison qui rend les visages verticaux. J'en suis certain et je poursuis :

– Bahia, je suis venu ici pour connaître les motifs de tes actes.

Elle me considère avec une satisfaction évidente :

– Vous avez peur, monsieur le juge.

Je fais semblant de réfléchir pour masquer mon malaise.

– Absolument pas, je lui réponds d'une voix

ferme.

– Ce n'était pas une question, précise-t-elle.

– Peut-être, mais je n'ai pas peur.

J'ai su rester impassible. Un bon point pour moi. Je sais combien ces premiers instants sont déterminants pour la suite de notre entrevue.

– Elle vous a dit pour la fille ?

– Quelle fille ? je demande sincèrement.

Ma sincérité semble agacer Bahia. Le coin de sa bouche qui se tord. Encore un point en ma faveur.

– La gardienne, elle vous a dit pour la fille, celle dont j'ai arraché les yeux ? insiste-t-elle.

– Elle m'a dit que tu avais " failli " lui arracher les yeux, je précise avec une exactitude rassurante.

Bahia s'est retournée.

Elle fixe de nouveau les barreaux ou peut-être plus loin. Je devine sa poitrine qui se soulève deux ou trois fois. Elle soupire bruyamment.

– Je devrai peut-être partir plus tôt que prévu, murmure-t-elle. Tout recommencer. Toute l'histoire.



Chapitre 5

## Abel

Deux années ont passé.

Une ville si petite qu'on dirait un village.

Des maisons en pierre. Vieilles mais belles.

Un château, vieux aussi, sur les hauteurs.

Une place, un marché tous les jeudis.

Une ville si petite qu'on en sort en marchant. Une maison à la campagne. La nôtre. Deux moutons. Des pies qui se perchent sur leur dos en fin de

matinée. Un étang au fond du jardin. Ma mère qui interdit à mon petit frère de s'en approcher. Abel que je tiens par la main quand il veut aller voir les grenouilles gonflées de soleil sur les nénuphars ou les pierres. Abel qui tire sur mon bras, qui se prend pour une grenouille, qui veut marcher sur les nénuphars. Il dit qu'ils sont faits pour ça.

Abel et ses quatre années d'innocence, ses yeux toujours bleus et ses mains toujours chaudes.

Et moi j'attends.

Aujourd'hui j'ai relu mon livre. Toujours le même. En attendant.

Aujourd'hui, ma mère. Ses rosiers. Ses bouquets de lilas sur la table du salon. Ses fleurs séchées, ses confitures bien rangées sur le haut du buffet. Ma mère qui vous serrait contre sa poitrine et consolait toutes vos peines, tous vos chagrins.

Demain, encore ma mère, ses jeux, ses promenades. Les parties de pêche près de l'étang où je tiens la main d'Abel.

Maintenant, je m'en souviens parfaitement. Il y avait le saule pleureur. Il déversait ses feuilles

chaque automne dans l'eau verte. La cabane, juste à côté. Une ancienne remise dont on ne se servait jamais.

Deux années de cette vie. Deux années de bonheur. L'école, pas très loin, autant de bons jours qu'il nous était permis d'en vivre.

Et un jour.

Un jour enfin, en fin d'après-midi.

Ce jour-là : Anthony.

Il descendait du car. Je l'ai tout de suite remarqué. Lui aussi m'a vue. Mon petit frère disait tu viens Bahia et tirait sur ma main. Je passais le prendre tous les soirs en rentrant du collège. À cette époque, on disait encore Bahia est une gentille fille. C'est une brave petite, sa mère peut être fière d'elle. On l'aimait bien Bahia. On ne connaissait que Bahia, cette tendre fille à laquelle Anthony a souri. Qu'il était beau son sourire du haut de ses seize ans, de sa moustache naissante, entre son nez et sa lèvre supérieure, et un peu de barbe à l'extrémité de son menton.

– Salut. Je m'appelle Anthony. T'es du coin ?

J'ai dit oui pendant qu'Abel continuait à me tirer sur la main comme s'il voulait m'allonger le bras.

Puis j'ai demandé :

– Et toi, tu habites ici ?

– Non, je me balade.

Il se baladait.

– Tu ne vas pas au lycée ?

– Le lycée ? J'ai passé l'âge pour ces conneries.

Il a sûrement vu mes yeux briller. Je me souviens qu'ils brillaient.

Nous avons marché. Nous sommes sortis de la petite ville pour rentrer à la maison. Machinalement. Qu'elle était belle la route ce jour-là. Encore plus belle.

C'est lui qui parlait tout le temps. Il marchait à côté de nous, à côté de moi, disait des choses étranges comme quoi il voyageait, voulait parcourir le monde.

– Et tes parents ? Ils sont d'accord ?

J'ai immédiatement regretté ma question.

– Les parents ? C'est bon pour les gosses.

Il n'avait même pas tourné la tête vers moi en

disant cela.

Un peu plus loin, Abel lui a donné la fin de son goûter. Il a tout mangé. Puis il y a eu le grand virage.

La maison était déjà en vue.

– C'est un copain du collège ? a demandé ma mère.

Maman n'était plus méfiante depuis qu'on vivait à la campagne. Elle n'a même pas remarqué qu'il avait deux ans de plus que moi et m'a habilement débarrassée d'Abel.

Anthony est entré dans ma chambre. Il a posé son sac. Ça aurait pu être un sac d'école. Il en avait presque la forme. C'est au contact du plancher qu'il a renvoyé un bruit inhabituel pour un sac d'école. Anthony en avait conscience, mais il n'a rien dit. Il ne semblait pas disposé à se justifier. Il a préféré faire le tour de ma chambre. Il a pris son temps. Il savait que je ne le quittais pas des yeux. Il s'est arrêté devant mon bureau. Il a pris une copie de maths qui traînait.

– Alors, élève Bahia, voyons un peu ce que vaut

ce devoir ?

Il savait mimer cet air exaspéré, celui qui rendait mon prof de maths si détestable. Ma copie n'était pourtant pas mauvaise. Mais durant quelques secondes, j'ai tremblé.

– Hé, je blague ! a-t-il dit. Je n'y connais rien en maths. Je te jure.

Il s'était rapproché. J'ai eu le sentiment que son souffle était un vent de novembre. Il a vu que je tremblais encore un peu.

Il a répété Bahia quatre ou cinq fois. Comme s'il cherchait l'intonation exacte.

– Bahia, a-t-il dit avec la précision d'un maître d'armes.

Je le dévorais des yeux. Il a ajouté :

– J'aime bien ton prénom. Normalement, ça fait vieux, mais à toi, ça te va bien.

Question compliments, j'avais connu mieux. J'ai repris mon devoir de maths. J'ai dit :

– Avant de toucher, tu demandes.

Il a fait semblant de se protéger la tête avec ses bras comme si j'allais le frapper. J'ai fini par rire,

évidemment. Je lui ai donné quelques coups de poing. Il a roulé sur le matelas jusqu'à en tomber. Il est resté caché de l'autre côté du lit.

C'est marrant. On ne parlait presque pas.



Chapitre 6

## Souvenirs

– Tu veux bien discuter un peu avec moi ?

Perdue dans ses pensées, je pense qu'elle m'avait déjà oublié. Je m'assois sur le tabouret à pied unique fixé dans le sol. Je pose un coude sur la table si solidement arrimée qu'un tremblement de terre ne suffirait pas à la renverser. Toutes ces choses que les hommes scellent dans la pierre ou le béton, dureté rassurante des matériaux, stabilité illusoire

des éléments. Ils espèrent que la justice est aussi solide, une mécanique à toute épreuve. Pauvres humains innocents.

La justice est fragile, comme eux, bien sûr. Imparfaite, elle nécessite toujours qu'on s'occupe d'elle, qu'on rattrape ses travers, qu'on surveille ses instincts vengeurs afin qu'elle n'abuse pas de sa force.

La justice est ce que l'on en fait.

Je regarde Bahia.

En apparence, c'est une adolescente comme une autre. Plus douce même que celles que l'on croise dans la rue. Je suis un juge, mais je me demande s'il est bien normal d'enfermer des adolescentes de quatorze ans dans des prisons. Je me pose vraiment cette question. Seulement, les actes sont là. Personne n'a rien inventé. Alors maintenant il faut comprendre. Je pense que Bahia devrait parler, s'expliquer. C'est ce que je lui dis, ce que je lui répète. Bon sang, ce serait mieux pour elle, pour tout le monde.

Seul problème, Bahia ne semble plus m'entendre.

Je m'obstine :

– Je voudrais quelques précisions sur ta relation avec Anthony.

Bahia a bondi. Comme un félin. Deux pas ont suffi dans cette minuscule cellule. Les paumes de ses mains ont frappé la table. Elle est là, tout près, les épaules en avant, ses pupilles affûtées plongées dans mes yeux, le visage traversé par les marques de la haine et de la colère ; comment peut-elle se transformer ainsi ?

J'esquisse un mouvement de recul.

Du calme, Bahia.

Mais ce n'est qu'une enfant, une adolescente. Quatorze ans. C'est moi qui dois me calmer. C'est mon cœur qui s'emballe. Je murmure :

– Du calme, Bahia.

Je ne dois pas céder de terrain. Je répète :

– C'est important, je dois savoir pour Anthony.

Elle se décide enfin, d'une voix pleine de mépris, de rancœur trop longtemps gardée, du haut de ses quatorze ans :

– C'est votre métier, à vous les juges, de savoir.

Mais comprendre, c'est autre chose.

– Explique-moi, je suis là pour ça.

Bahia me fixe avec un agacement révélé par cette même torsion de la bouche.

– Les souvenirs... Ils vous plaisent, mes souvenirs, hein, monsieur le juge ? Mes souvenirs, ils vous attirent ? C'est ça ?

Elle se redresse et va s'asseoir sur le bord du lit, le lit ancré au sol.

– Tu devras payer, toi aussi, le juge, marmonnet-elle.

– Je sais que ce n'est pas facile, mais je veux savoir comment ta vie a basculé ?

– Vous voulez mon Anthony, continue-t-elle. Vous voulez ma mère, vous voulez mon frère ? C'est ça ? D'accord, mais il faudra payer à la fin. Rien n'est gratuit, monsieur le juge, il faut le savoir...

Je prends quelques notes. Un geste rassurant. J'aligne ces lettres minuscules sur mon carnet, j'ai l'impression de progresser, et de soulager ma mémoire qui pourrait me faire défaut. Le monde

dépend si souvent de ces signes, de ces symboles, de ces traits d'union entre la pensée et le papier.

Je relève la tête : Bahia m'observe, amusée.

– Vous voulez écrire ma vie ?

Je réponds pourquoi pas, sans y penser vraiment. Je sais que cette fille cache un paquet de choses, je l'ai deviné au premier coup d'œil. Je tente pourtant de chasser cette certitude. Toute certitude. Je dois entendre la version de Bahia, me baser sur des faits vérifiables, pas des mots qu'on peut interpréter de différentes façons. Mes mots doivent être précis. C'est ça, des faits vérifiables. Rester impartial.

Difficile. Mais c'est mon métier.

– Dis-moi, Bahia...

– Pas la pitié !

Elle s'est levée. Une fois de plus, j'ai le sentiment de l'observer avec le regard de l'ignorant.

– Ne me parlez pas avec cette voix mièvre, monsieur le juge! Arrêtez de vous apitoyer sur moi !

On ne dirait plus une enfant de quatorze ans. Elle est grande et si maigre. Je le remarque pour la

première fois. Est-ce sa haine, sa folie qui lui donne cette force ?

– D'accord, Bahia... Reste calme. Je voudrais juste savoir ce qu'il s'est passé avec ton frère. Ton frère, d'accord ?... Je sais que tu l'aimais beaucoup. Lui aussi t'aimait beaucoup. Tu dois m'expliquer, Bahia. Tu as déclaré avoir voulu sauver Anthony. Je ne comprends pas.

Non, je ne comprends pas. Comment comprendre sans être Bahia ? Elle prétend avoir sauvé Anthony. Et pour lui, elle a sacrifié son frère.

– Mon petit frère, dit-elle enfin. Oui, je l'aimais mon petit frère. Vous savez, monsieur le juge, c'est terrible la jalousie d'un frère... Mais le désir, c'est encore plus terrible.

Chapitre 7

## Le départ

– Anthony, tu es là ?

Je le voyais tous les soirs, tous les matins, et le midi parfois. Sa silhouette de combattant, de conquérant, jamais très loin, elle apparaissait, je la rejoignais. Seulement un sac accroché à l'épaule. Le monde, ce sera celui sur lequel nous marcherons. Je serai l'air et le feu. Il sera l'eau, la terre. Bahia, Anthony, deux chemins réunis, combattants,

conquérants, ce monde nous appartiendra.

Ce soir-là, nous nous étions donné rendez-vous à la cabane près de l'étang. Nous nous sommes cachés à l'intérieur. Il a posé ses mains sur ma taille. Elle était fine ma taille entre ses mains. Encore plus fine.

– Tu as l'argent ?

Je l'avais. Tout ce que ma mère gardait dans une boîte à dragées posée sur le réfrigérateur, derrière le poste de radio. L'argent des courses. Pas grand-chose. Le reste, je l'avais trouvé dans son sac et dans son portefeuille. Dans la poche intérieure de son manteau qui pendait dans l'entrée.

Facile.

J'avais pris aussi le chéquier et la carte bancaire.

– Pas de ça, a dit Anthony. Avec ce genre de truc, les flics te retrouvent en deux minutes.

Il a ouvert la porte de la cabane. Il a jeté le chéquier et la carte dans l'étang. Il était beau. Presque effrayant. Il avait les yeux gourmands. J'étais encore l'innocence et j'aimais ça.

Il me souriait :

– Et les bijoux ?

Les chaînes, les bagues et les colliers de ma mère. Sans grande valeur. Je lui ai tendu la pochette. Il l'a soupesée. On verrait ça plus tard. Il l'a glissée dans son sac.

On était prêts. Prêts à partir. On allait prendre du bon temps. J'avais treize ans, presque quatorze, et lui seize.

Nous nous fixions en silence, devant cette cabane que je ne reverrais plus jamais. Nous respirions le même air, au même moment. J'étais prête pour cette vie que j'attendais depuis si longtemps. Cette vie qu'on se promet chaque soir avant de s'endormir.

Mais il y a eu ce craquement.

Derrière le tas de bois, celui qui s'appuyait contre le tronc du vieux chêne.

J'ai tout de suite compris.

– Sors de là, Abel.

Ses cheveux, en premier, puis sa tête. Mon petit frère marchait vers nous. Il répétait que j'allais partir, il le savait, il en était certain. Il m'avait suivie, « tu sais Bahia, je t'ai suivie ».

Il m'avait vue prendre l'argent, prendre les bijoux.

– Sale morveux, a chuchoté Anthony. Tirons-nous.

Abel agitait les bras. Il ouvrait grand ses yeux trahis débordants de larmes retenues. La colère écrasait la peine. Il allait tout raconter, tout raconter à maman, on allait bien voir, et moi, Bahia, je serai obligée de rester.

Il nous a tourné le dos. Il s'apprêtait à courir jusqu'à la maison.

Il n'en a pas eu le temps.

Anthony valait tous les sacrifices. J'ai attrapé mon frère. Je l'ai traîné comme on traîne un vieux sac. Il criait. Se débattait. Je l'ai secoué. Peut-être même je l'ai frappé. Il hurlait. Ma mère allait l'entendre. Il y a eu sa voix. Elle est sortie de la maison :

– Tout va bien les enfants ?... Que se passe-t-il ? Les enfants ? Bahia ? Abel ?

Ma mère pensait qu'on était sûrement en train de se disputer, alors elle a couru. Elle se rapprochait. Mon frère criait de plus belle.

– Fais-le taire ! répétait Anthony.

Il était sur le point de s'enfuir. Alors j'ai encore traîné Abel et je l'ai poussé dans l'étang.

Anthony valait tous les sacrifices, vous dis-je. Mon frère s'est tu. Sa tête a disparu sous les nénuphars. Je ne me suis plus retournée. Anthony me serrait la main. Nous avons fui par le bois.



Chapitre 8

## Anthony

Je fixe Bahia avec insistance depuis deux bonnes minutes déjà. Elle prend un air étonné :

– Que cherchez-vous dans mes yeux, monsieur le juge ? Du regret ?

– Ce serait normal, non ? Tu l'aimais ton petit frère ?

– Je l'aimais.

– Alors ?

– Le désir, je vous l'ai dit. La passion. C'est elle

la plus forte.

– On peut être amoureux sans s'en prendre à la vie des autres.

– Qui vous parle d'amour ? L'amour, ce n'est rien. L'amour, c'est bon pour vous, pour vos parents, et les animaux, peut-être. L'amour se décide, on peut aimer, abandonner, puis aimer à nouveau. On peut aimer un frère. Mais Anthony. Moi je vous parle d'Anthony. Ensemble, nous ne faisons qu'un. Oui, qu'un. Vous comprenez ?... Ça n'arrive qu'une fois.

– Mais ce frère, Bahia, le petit Abel.

– Personne ne devait se mettre en travers de nous. Et puis, tout le monde le sait, c'est la vie qui est comme ça. Elle est parfois cruelle, c'est tout. On ne va pas en faire une...

Je la coupe :

– C'est toi qui es cruelle ! Si ta mère n'avait pas plongé dans l'étang, Abel serait mort aujourd'hui.

– Pour moi, Abel est mort. Bahia est morte aussi. Je n'avais pas le choix. J'avais volé pour Anthony et trahi ma mère. Alors un frère. Ce n'est rien, un frère, juste de l'amour.

Je me lève. Je ressens un besoin urgent de marcher. Deux pas suffiront. Je suis devant la porte. Je me retourne. Trois pas. Je suis face aux barreaux.

– Il y en a quatorze, me dit Bahia.

– De quoi parles-tu ?

– Des barreaux. Il y en a quatorze.

Je ne les avais pas comptés. Je suppose qu'il faut être enfermé ici depuis quelque temps pour en arriver à compter les barreaux. Pour la première fois de notre entrevue, je la crois sur parole.

Je me suis adouci. Je dois reprendre l'avantage sans attendre.

– Je voudrais également parler d'argent avec toi. Vous ne vous êtes pas vraiment privés.

– L'argent, s'amuse Bahia. Anthony est un prince, pas un mendiant.

Bahia ferme les yeux. Mais ses souvenirs n'ont pas de paupières, alors que voit-elle ? Un palais, celui du prince, le plus merveilleux, visible d'elle seule, inviolable, imprenable ? Anthony ne devait manquer de rien. Voler ne lui semblait pas grave, à Bahia. Et puis voler, c'était sûrement facile. Pour

elle, c'était facile. Elle est une enfant, juste une enfant. Anthony attendait sans doute son retour, dans leurs refuges d'une nuit, pour la vie.

– Je volais juste de quoi nous nourrir, monsieur le juge, murmure-t-elle d'une voix soudain très douce. Puis, je le regardais manger. J'adorais le regarder manger. Il avait bon appétit, ça oui. C'étaient des instants paisibles, très calmes. Les soirées s'éti-raient comme de longs rêves... Comme je l'ai aimé ce printemps.

Je me racle la gorge avant de lui rappeler qu'elle a quand même agressé une vieille femme pour lui voler son portefeuille.

– Vous plaisantez, monsieur le juge. Moi ? Une enfant de quatorze ans ?

– Ne sois pas ironique. La femme t'a reconnue. Elle est formelle.

– Moi je ne connais personne. Cette femme n'était qu'une femme, une pauvre femme, un obstacle entre Anthony et moi, une barrière vite écartée. Pourquoi me parlez-vous de ça ? Ce n'est qu'un détail, je l'avais déjà oublié.

Je sais rester impassible face aux provocations.  
C'est mon point fort. Je suis La Justice. Et la justice  
n'oublie pas. C'est même son rôle de lutter contre  
l'oubli des actes.

Je pourrais le dire maintenant à Bahia. Mais c'est  
trop tôt.

Rester impassible.

C'est mon point fort.



Chapitre 9

## Petite souris

Le voyage avait duré le temps d'un long trajet en car. Et cette ville. Une ville oubliée par le printemps.

La maison ne payait pas de mine. Au fond de l'impasse, il restait l'emplacement d'un portillon. Une cour minuscule où l'herbe et le ciment se disputaient la place. Une maison aux fenêtres entourées de briques rouges, une porte à la peinture cloquée, à laquelle Anthony n'a pas eu le temps

de frapper.

– Je t'avais pourtant dit de ne pas remettre les pieds ici !

L'homme serrait les poings ou pointait un doigt vers Anthony. Les deux, il me semble. Il se dressait devant la porte de la maison, en haut des trois marches du perron. Il avait les jambes un peu arquées. On aurait pu croire qu'il allait bondir.

Derrière lui, il y avait une femme, menue, les cheveux longs, d'un blond très clair, et très raides. Je la voyais, cachée par la silhouette imposante de l'homme. Elle disait parfois :

– Va-t'en Anthony, va-t-en, il va te tuer.

Ses doigts étaient croisés et elle tenait ses mains tout près de sa bouche. On aurait pu croire qu'elle priait.

Anthony fixait l'homme en silence. C'était Anthony le guerrier, mesurant la force de son adversaire. Sa mère lui disait encore de s'en aller. L'homme l'a repoussée en arrière. Il y a eu un bruit. Elle avait dû tomber. Anthony a traité l'homme de salaud, de vieil ivrogne, il a promis de le tuer.

Je me suis avancée.

Je suis même passée devant Anthony.

– C'est qui elle ? C'est ta souris ?

La bouche de l'homme s'élargissait. Il lui manquait une dent sur le côté. Il répétait jolie souris, viens me voir, je suis un gentil matou. Il était soûl. Les taches sur son pull, c'était du vin.

Je suis montée sur la première marche du perron :

– On peut entrer ?

– Bien sûr, petite souris. Toi tu entres, mais lui il reste dehors.

L'homme prenait une voix douce comme s'il parlait à un jeune enfant. Je l'ai regardé bien en face :

– On entre tous les deux ou pas du tout.

L'homme s'est essuyé la bouche avec le dessus de son poignet. Il ne voulait pas réfléchir trop longtemps, il aurait eu l'air ridicule. On n'était que des enfants après tout.

L'homme a dit qu'il voyait. Il s'est écarté de la porte et nous a fait signe d'entrer. Au passage, il a reniflé mes cheveux, bruyamment. Quand Anthony

est entré, il lui a frappé le haut du crâne avec le poing. À la première emmerde, il lui écrasait la tête.

La mère s'est jetée sur Anthony. Elle le serrait dans ses bras, lui caressait le visage et les cheveux. L'homme revenait de la cuisine, une bouteille de vin dans une main, un verre plein dans l'autre.

– Laisse-le tranquille ce sale merdeux !

Il m'a proposé du vin. Son sourire ne le quittait plus. Je me suis assise dans le canapé pour le regarder boire. Il disait que le vin, c'était la boisson des hommes, des vrais hommes, et il portait sa main entre ses jambes écartées et sa bouche s'élargissait encore.

– Elle est mignonne ta souris, tu me la prêtes ?

Anthony est venu s'asseoir à côté de moi. L'homme a attrapé la mère par le bras, il l'a tirée vers lui et a caressé ses fesses. Il a dit à Anthony :

– Elle commence à se faire vieille, ta mère. J'ai besoin d'un peu de fraîcheur moi !

Il riait.

La mère aussi riait un peu. Elle disait qu'il ne changerait jamais.

Anthony avait un regard glacé. Sous ses joues, je devinais ses mâchoires serrées.

La mère est revenue de la cuisine avec une bouteille d'eau et du sirop de menthe. L'homme avait déjà vidé deux verres.

Je me suis levée pour aller aux toilettes. Tout s'est passé comme prévu. Dans la salle de bain, dans le petit meuble au-dessus du lavabo, j'ai trouvé les boîtes de somnifères. Il y avait de quoi endormir tout le quartier. J'ai écrasé une vingtaine de cachets dans le verre à dents avec le manche d'une des brosses. J'ai vidé un sachet d'Aspégic dans le lavabo et j'ai mis la poudre à la place.

– Tiens, revoilà la petite souris.

J'ai baissé les yeux. Je suis allée dans la cuisine pour me laver les mains.

– Arrête de l'embêter, a dit la mère.

– Je l'embête pas, a répondu le père, je lui fais des compliments. Les jeunes filles aiment bien les compliments.

Anthony ne disait toujours rien. L'homme l'avait remarqué, évidemment :

– C'est à cause de moi, que tu dis rien ? Petit con, va. Tiens, je te laisse avec ta mère. Moi je vais faire le plein.

Le père est entré dans la cuisine, sa bouteille vide à la main. J'étais près de l'évier. Je lui tournais le dos. Il a fermé la porte avant de tourner la clé.

– Alors, petite souris, est-ce que tu es un peu plus bavarde que ce petit salopard ?

Je me suis retournée lentement.

– J'allais justement vous apporter à boire, j'ai dit en lui tendant un verre de vin.

J'avais la bouteille que je venais d'ouvrir dans l'autre main. J'ai ajouté :

– Si vous acceptez de nous héberger quelques jours, autant se rendre utile.

Sa bouche s'est élargie plus encore. Il ne contrôlait plus son impatience. Il bouillonnait, suait, avançait vers moi son visage rutilant.

– Toi, tu peux rester autant que tu veux, petite souris.

Il a pris le verre. Je l'ai débarrassé de sa bouteille vide.

– Seulement, faudra être gentille avec moi, a-t-il précisé en faisant trembler involontairement sa lèvre inférieure.

J'avais une bouteille dans chaque main.

– Je vous l'ai dit, je veux juste me rendre utile.

– C'est bien ça.

Sa lèvre continuait de trembler.

Il a vidé son verre d'un coup.

Il a voulu s'approcher un peu plus.

J'ai tendu la bouteille pour le resservir.

– Il faut prendre des forces, ai-je dit.

– Des forces, j'en manque pas, petite souris, m'a-t-il fait savoir en posant une nouvelle fois sa main entre ses jambes.

Je l'ai resservi.

Il a vidé son verre comme le premier. Il était tout près maintenant.

– T'es pas pucelle, toi ?

Son haleine chargée de vin m'a enveloppé le visage.

Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front.

– L'Anthony, y... y t'a déjà...

Il s'est essuyé le front. Sa bouche était moins large à présent. Je lui ai resservi du vin. Au fond du verre, il y avait des restes de poudre mal diluée. Il n'a rien vu. Sa main tremblait. Il a voulu me toucher. J'ai esquivé.

– T'as... T'as quel âge?... Quatorze?... Quinze ?

Les cachets commençaient à faire de l'effet. Il faut dire que j'avais mis la dose. Il a bu son verre. Le vin s'échappait à la commissure de ses lèvres et s'écoulait jusqu'à l'extrémité de son menton.

Il a rattrapé les gouttes dans sa paume et a frotté sa main sur son pull.

Je l'ai défié d'une voix pleine d'arrogance :

– Je croyais que c'était la boisson des hommes.

– Tu... Tu vas voir ce que... ce que c'est qu'un homme.

Il s'est appuyé à l'évier. Il a encore voulu me toucher. De nouveau, j'ai esquivé. Il a baissé la tête. Je l'ai frappé avec la bouteille vide.

Je ne suis plus la gentille Bahia.

Il y avait des éclats de verre, dans ses cheveux, sur le sol.

La petite fille a grandi. Elle est toujours belle et parfois drôle. Ses amis s'appellent à nouveau le square, centre commercial, Auchan, Printemps. Ils ont grandi, eux aussi. Les paysages et les saisons se dessinent sur le béton. Je traverse en évitant les camions ; si le vieux monsieur vient me parler, je lui ouvre la tête et je lui pique son argent.

J'ai retrouvé la ville, ses poubelles renversées, ses chats méfiants, ses voitures mal garées, ses murs fissurés, tagués, délavés, ses sacs plastiques et ses bouteilles vides.

Un peu de sang coulait sur le côté de son visage. Il était à ma merci. J'entendais Anthony et sa mère. Ils voulaient savoir ce qu'il se passait dans la cuisine.

– Petite salope, a dit le père. PETITE SAL...

Il était prêt à bondir. Mais je ne me suis pas laissé surprendre. Je l'ai frappé avant qu'il ne relève la tête. Avec la bouteille pleine, cette fois. Je me souviens de l'odeur du vin. Il était à genoux. Le vin et son sang se mélangeaient sans difficulté. Anthony avait dit qu'on vivrait tous les trois dans

cette maison. Avec sa mère. Elle était gentille sa mère, seulement faible. Il suffisait de chasser cet homme, cet être abject et misérable. Il était là, à mes pieds, celui qui avait régné sur cette maison. Il réclamait ma pitié, s'ouvrait les paumes et les genoux sur le verre brisé. Bahia exécute les lâches et les tortionnaires déchus. Celui-ci l'apprenait à ses dépens.

J'ai ouvert la porte de la cuisine.

Avec la mère, on pouvait s'arranger. Anthony en était certain.

Alors j'ai ouvert la porte pour qu'elle assiste au spectacle, à notre éclatante victoire.

Mais la mère hurlait. Elle secouait le corps de cet homme allongé dans son sang, dans son vin. Anthony était fier de moi. Il m'a embrassée. Il ne fallait pas s'inquiéter pour sa mère, elle souffrait comme un esclave souffre pour son maître, se croyant abandonné et incapable dès que celui-ci disparaît.

Je ne m'inquiétais plus. La mère hurlait pourtant. Pire qu'une chienne répudiée, attachée à une

poubelle sur un arrêt d'autoroute. Elle braillait, pire que si on lui avait charcuté les entrailles au fer chaud. Qu'est-ce que je lui avais fait, mais qu'est-ce que je lui avais fait ? Comment pouvait-elle toucher ce corps gras et répugnant ? Elle ne pouvait pas l'aimer. Il fallait arrêter ça... J'avais déjà pris un couteau. Je voulais saigner ce porc, ici, maintenant.

– Attends, m'a dit Anthony. On va le balancer dans les escaliers de la cave. On croira à un accident. Tout le monde sait que c'est un ivrogne.

– Vous êtes fous ! a hurlé la mère de plus belle. Vous êtes des monstres ! Je vais vous dénoncer à la police !

– Maman...

– Partez ! Tous les deux ! Foutez le camp !

Elle a pris des morceaux de verre à pleines mains et a commencé à nous les balancer. Après tout ce que nous avons fait pour elle.

Il a fallu sortir de la maison.

La mère avait les mains en sang. Et elle avait déjà décroché son téléphone.

Nous avons fui.



Chapitre 10

## Séverine

J'écoute le récit avec une grande attention. Je reste concentré. Je regroupe mes pensées et je prends des notes.

J'écris vite. C'est inhabituel. Preuve que le récit de Bahia m'a troublé. Je m'en rends compte et me force à écrire plus lentement.

– C'est donc à cause d'Anthony que tu as fait ça ?

– Pour Anthony. Pour nous.

Je réfléchis un instant :

- Nous en reparlerons plus tard.
- Pourquoi plus tard ? s'étonne Bahia.
- Avant, j'aimerais te poser une question.
- Encore une question.
- Appelons plutôt cela une remarque.
- Allez-y.

– Tu parles souvent de ta passion pour Anthony, de tout ce que tu as fait pour lui... Mais lui ?

- Quoi lui ? Je ne comprends pas ?

Je pose mon crayon et je croise les bras haut sur ma poitrine. Bahia doit se rendre compte que je ne suis pas ici pour m'amuser. C'est une affaire extrêmement sérieuse dans laquelle sa liberté est en jeu.

- Lui, ton Anthony, qu'a-t-il fait pour toi ?

– Il était là, tout simplement. Son corps à côté du mien. Je vous l'ai déjà expliqué, nous ne formions qu'un...

- Vous ne formiez qu'un ?
- Exactement.
- Tu en es sûre ?
- Évidemment.
- Et Séverine ?

Bahia ne répond pas. Elle se contente de me fixer.

– Raconte-moi comment vous l'avez rencontrée.

Bahia se lève. Ses mains se referment sur les barreaux de sa fenêtre. Je suis en train d'appuyer sur ses blessures.

– J'ai été la première à tromper Anthony, lâchet-elle.

– Toi, tu l'aurais trompé ? je réplique sur un ton méfiant.

– Une fois. Anthony m'avait appris l'amour et il ne me touchait plus. Il était ainsi, imprévisible. Je l'ai trompé une seule fois. C'était un garçon de vingt-sept ans. Il vivait dans une caravane avec d'autres Manouches. Une seule fois. Le matin, Anthony m'attendait derrière la caravane. Il m'a seulement regardée. Il avait un couteau à la main. Son couteau. Il me l'a tendu.

– Il t'a donné un couteau ?

– J'ai pris le couteau. Il était terriblement long. Je suis retournée dans la caravane. Le garçon avait vingt-sept ans. Il se réveillait doucement. Il m'a regardée lui aussi. Surpris, bien sûr, de me voir

revenir si vite. Un peu désespéré, il s'est moqué gentiment, comme quoi je lui manquais déjà. Je lui ai enfoncé le couteau dans le ventre. Jusqu'au manche. Il s'est plié en deux avant de tomber. Il vivait encore. Je suis ressortie. Anthony avait apporté un bidon d'essence. On a tout renversé, jusqu'à la dernière goutte, autour de la caravane. Elle a brûlé quand le soleil se levait.

C'était beau. Très beau. Et j'étais pardonnée.

Je secoue la tête de gauche à droite. Je commence à en avoir assez de ce jeu.

Je dois pourtant aller plus loin, en savoir plus. C'est bien ça mon métier. Ne pas se laisser influencer par son jeune âge. Elle pourrait être ma fille, mais ce n'est pas ma fille. Ce n'est pas l'expérience qui me manque, mais Bahia est parfois déroutante. Tellement vraie.

Alors je passe à l'attaque :

– Tu mens Bahia. Cette histoire de Manouche, tu l'as inventée de toutes pièces. Pourquoi t'accuser d'un crime, d'un délit supplémentaire ? Par amour pour Anthony ? J'ai l'impression que tu en as déjà

assez fait. La vérité, c'est qu'Anthony n'éprouvait pas les mêmes sentiments pour toi. Il aimait ta compagnie, il aimait tes actes de bravoure, mais quand la jeune Séverine est apparue à l'horizon, il t'a abandonnée. Il t'a reniée, délaissée, effacée. Elle avait dix-sept ans, Bahia. Dix-sept. Tu en avais treize.

– Presque quatorze.

– Presque quatorze. Et je connais pas mal de garçons de seize ans. Je sais qu'ils préfèrent les filles de dix-sept. Et Anthony ne semble pas faire exception à cette règle. Je me trompe ?

Bahia encaisse les coups. Ceux-là font particulièrement mal. Elle essaie de protester mais les mots restent enfouis. Coincés dans les douleurs de son corps.

– J'aimerais savoir comment Anthony et toi avez rencontré Séverine. Est-ce que tu veux bien m'en parler, maintenant ?



Chapitre 11

## Séparation

– Regarde Anthony, par là.

Je suis épuisée. Pour la première fois. Il a fallu marcher, longtemps, sous la pluie. Éviter les voitures de police. Ils devaient nous chercher. Le beau-père d'Anthony avait peut-être fini par mourir. J'avais peu d'espoir. Il semblait coriace.

Nous sommes les proies. Maintenant le monde a changé. Le printemps n'est plus le complice des conquérants.

Je suis trempée. J'ai froid. Tellement froid. Il a fallu traverser ce bois. Nous nous sommes perdus. Les ronces nous ont griffés jusqu'aux cuisses. Le palais est devenu un labyrinthe truffé de pièges. Quand nous avons enfin trouvé la sortie, j'avais épuisé toutes mes forces.

– Anthony, aide-moi.

Il me regarde, troublé, puis embarrassé.

– Ta main, Anthony, je glisse !

Il tend la main pour me sortir du fossé. C'est la première fois. Fatiguée. Je dois me reposer, reprendre mon souffle. Mais qu'il fait froid.

– Regarde Anthony, par là.

Maintenant, nous sommes au milieu du champ. Il est en pente. On dirait une piste de ski. Une piste de boue qui descend vers une ferme. Un chemin de terre et d'eau en repart. Certainement, il rejoint la route, plus loin. Maudite pluie. Abris ma fatigue dans cette ferme. Courir me réchauffer.

– Attends, m'arrête Anthony.

– Je suis gelée. On va trouver un abri dans cette ferme.

– Elle est habitée. Il y a une voiture garée devant.  
– Et alors ?  
– Quand ils te verront, ils devineront tout de suite que tu es mineure et ils appelleront la police.

Je désigne le sac sur l'épaule d'Anthony :

– Tu as ce qu'il faut pour les en empêcher.

Anthony fait la moue :

– Ce n'est pas une bonne idée. On s'est déjà fait suffisamment remarquer comme ça.

C'est à mon tour d'être troublée.

– Anthony, j'ai froid !

Anthony ôte son long manteau. Il le pose sur mes épaules et me frotte le dos pour me réchauffer.

Je me dégage violemment :

– Je ne suis pas ta sœur, Anthony !

Il se rapproche doucement et me serre dans ses bras.

Il faut que je me calme. Tout va bien se passer. Je dois seulement être patiente.

– Va t'abriter sous cet arbre, Bahia. Il ne pleut presque plus. Attends-moi. Je vais jusqu'à la ferme, je discute avec ces gens. Je leur invente une petite

histoire et je viens te chercher. D'accord ?

– Je ne suis pas ta sœur, Anthony.

– Je le sais. Mais pour ces gens, tu le seras peut-être. Tu comprends ?

Je fais oui de la tête. Je suis si fatiguée.

– Anthony...

– Oui ?

– Dépêche-toi.

Il m'embrasse sur le front.

Il ne sera pas long.

Je vois Anthony s'éloigner, descendre vers cette ferme, la boue collée à ses chaussures.

La pluie s'est arrêtée.

Je suis recroquevillée au pied de cet arbre. Emballée dans le manteau d'Anthony. Sur le col, je respire son odeur. Elle ne me procure plus le même bonheur. Je sens la souffrance. Cette putain de souffrance. Elle revient. Elle m'a retrouvée. Chienne fidèle qui retrouve son maître. Immonde batarde. Lâche-moi !

Mon corps est gelé. Mais c'est à l'intérieur qu'il tremble.

Tu m'as suivie à la trace. Tu en as mis du temps. Tout ce bonheur, j'en ai profité, tu sais. Chienne de souffrance, tu marmonnes que je n'étais pas assez bien pour mon père, et c'est pour ça qu'il est parti. Tu prétends, à présent, que je ne suis pas assez bien pour Anthony et que j'ai tué mon frère pour rien. Chienne de souffrance, tu te frottes contre moi, contre mes jambes, mes bras, ma poitrine, tu viens te blottir contre mon ventre, sale animal, tu l'aimes ta maîtresse.

Tu la réchauffes. Et je n'ai plus froid.

Déjà plusieurs heures.

Anthony n'est pas revenu.

Et toi, tu te frottes encore, ta douce fourrure sur ma peau. Tu lèches mes blessures pour mieux y enfoncer tes crocs. Traîtresse. Viens là, nourris ma haine, mon amertume. Déjà plusieurs heures qu'il est parti. Nourris mon aigreur, ma rancœur. Il fait bientôt nuit.

À présent j'ai assez de forces. Je peux me lever.

Merci ma souffrance, tu m'as réveillée. Tu m'as ouvert les yeux.

J'en ai assez d'attendre. En bas, les lumières se sont allumées. Je descends ce champ où ne pousse que la boue. Merci ma douleur, merci ma torture, merci mon enfer.

Je traverse la cour de la ferme. Il y a le chien. C'est un bon chien. Il a seulement grogné une fois. J'ai posé ma main sur son museau, il s'est tu. Il reste couché au bout de sa chaîne. Il me suit des yeux. Je traverse la cour pliée en deux. Passer sous la fenêtre. Me relever lentement. Juste assez pour voir à l'intérieur. Voir Anthony. Voir cette fille assise à côté de lui. Voir cet homme d'une cinquantaine d'années en face d'eux près de la cheminée. Anthony parle. Les autres rient. Ils fument et boivent. Dehors, le chien a gémi. Je lui fais signe de se taire. C'est peut-être à cause de ce bruit qu'Anthony se lève. Il leur fait signe qu'il revient. La fille le dévore des yeux.

Anthony est sorti.

Le chien grogne. Anthony veut le caresser. Le chien tente de le mordre.

– Les bêtes ne t'ont jamais aimé, Anthony.

Il se retourne. Vient vers moi presque en courant. Il m'entraîne vers la grange. Il a peur qu'on me découvre.

– Tu as honte de moi, Anthony ?

Il me demande de parler à voix basse. Que t'arrive-t-il Anthony ? Qu'ai-je fait, ou que n'ai-je pas fait ?

Il jette des regards inquiets vers la ferme. Il prétend qu'il n'a pas beaucoup de temps.

– Je leur ai dit que je sortais pisser.

– Qu'as-tu donc Anthony ? N'es-tu plus libre de rester ici, avec moi ?

Je lui propose de rentrer ensemble.

– Il ne faut pas qu'ils te voient, dit-il en me barrant instinctivement la route avec son corps.

– Mais où je vais dormir, Anthony ?

– Ici, dans la paille. L'orage est passé, la nuit est belle, non ?

– Tu vas dormir avec moi, Anthony ?

Il me demande de ne pas faire l'enfant. Ces gens sont sa seule chance. Le père veut l'aider. Il est prêt à l'héberger. Il pense qu'il a dix-huit ans. Il pourrait

même le faire travailler. C'est presque entendu.

– C'est presque entendu ?

– Oui, ils ont besoin d'un coup de main pour leur exploitation.

– Qui ça, " ils " ?

– Le père et la fille. La mère est morte l'année dernière dans un accident de la route. Ils soignent encore leur peine, tu sais.

– Donne-leur un mouchoir et qu'ils crèvent !

– Bahia...

– Tu veux que je m'en aille, Anthony ? C'est bien ça ?... Pour aller où ? Chez ma mère pour pleurer mon frère avec elle ? Chez ta mère pour câliner ton beau-père ? Dans quel village n'avons-nous pas volé ?

– Moins fort, Bahia. Ils vont t'entendre.

– Aurais-tu peur, Anthony ?

– Il n'est plus temps d'avoir peur. Nous ne courrons pas ainsi bien longtemps. Je serai ici, Bahia. Je t'ai noté l'adresse. Tu pourras m'écrire. Tu sauras où me retrouver. Tu ne risques rien, Bahia, tu es trop jeune. Si on m'attrape, moi j'irai en prison.

Tu le sais.

Anthony m'a glissé son papier dans la main. Plus tard, c'est lui qui m'aidera. Il ne l'oubliera pas, ce que j'ai fait pour lui.

Ça non, il ne l'oubliera pas.

Il doit partir à présent. Moi aussi je vais partir. Dans le manteau, il y a l'argent. Si je marche sur ce chemin, je trouverai une ville. Une gare.

Adieu Bahia.

– Anthony ?

– Oui ?

– Comment s'appelle-t-elle ?

Il me fixe en faisant semblant de ne pas comprendre.

– La fille, comment s'appelle-t-elle ?

– ... Séverine.

– À bientôt, Anthony.



Chapitre 12

## Colère

Pour l'instant, je suis plutôt satisfait de mon entrevue avec Bahia.

Mais il reste le plus important.

– Content, monsieur le juge ? se moque-t-elle.

Je m'en veux d'avoir laissé transparaître ma satisfaction. Je devrais être plus attentif. Les choses sérieuses commencent.

– La ferme des Galletier...

– Qui ça ?

– La ferme de Bernard Galletier et de sa fille Séverine, là où ton petit copain Anthony t'a plaquée.

Bahia accuse le coup. Elle ne se souvient déjà plus de ce qu'elle vient de raconter. C'est possible. Dès qu'elle retrouve le silence, elle endort peut-être sa souffrance, et moi, je la réveille.

– Elle a brûlé, cette ferme, tu es au courant au moins ?

Mon ton devient provocant, malgré moi.

– J'étais déjà partie, m'indique Bahia.

– Bernard Galletier, sa fille Séverine et Anthony étaient à l'intérieur de la maison. Tu le savais, non ?

– J'étais déjà partie, répète Bahia.

– Le feu s'est déclaré en sept endroits en même temps, je lui signale avec la volonté d'être exact.

– Je vous l'ai dit, j'étais partie.

– Ce que je veux savoir, Bahia, c'est comment on s'y prend pour allumer un feu en sept endroits différents.

– On éparpille sa colère, monsieur le juge. C'est tout.

Et maintenant, je peux sortir ma dernière carte.

– Tu veux savoir comment je sais que tu étais sur place quand l'incendie s'est déclaré ?

– Pas vraiment, m'avoue Bahia.

– Pourtant, ça va t'intéresser.

Bahia me trouve certainement bien présomptueux. Mais pour m'avancer autant, elle sait aussi que je suis sûr de moi.

– C'est Anthony qui t'a vue. Il a brisé la fenêtre du salon pour sauter à travers les flammes. Il t'a vue t'éloigner sur le chemin sans même te retourner. Il t'accuse, Bahia. **IL T'ACCUSE !**

– Pourquoi ne m'a-t-il pas appelée ?

– Il est allé chercher un tuyau d'arrosage pour éteindre les flammes. C'est grâce à lui que Bernard Galletier et sa fille ont pu sortir de la maison. Mais le feu ne s'est pas éteint. Il a repris de plus belle. Quand les pompiers sont arrivés, la maison finissait de brûler. Il ne reste que la grange et les étables. Anthony t'accuse. Il t'accuse pour le feu, mais aussi pour son beau-père, et pour ton frère, et pour tous les autres délits. C'est lui qui a indiqué à la police

que tu allais te rendre à la gare.

Bahia s'est accrochée aux barreaux et laisse pendre son corps au bout de ses bras tendus.

– C'est toi qui as décidé d'empoisonner son beau-père car Anthony t'avait raconté de quelle façon cet homme le traitait et l'avait chassé de chez sa mère.

– Il était si beau Anthony, murmure-t-elle.

– C'est toi qui as poussé ton frère dans l'étang car s'il avait prévenu ta mère, elle ne t'aurait jamais laissée partir.

– Ses yeux, si vous aviez vu ses yeux.

– C'est toi qui as suivi Anthony, de ton propre gré, sans qu'il te le demande.

– Ensemble, nous avons le monde à nos pieds.

Je reprends ma respiration.

Bahia balance son corps au bout de ses bras.

– Bahia. Tu es détenue sous le matricule 43-276 ! Et Anthony t'accuse. Il va s'en sortir, lui. Il n'a rien fait. Il ne t'a même pas fait l'amour, Bahia. Tu es vierge. Anthony s'innocente en t'accusant. Tu comprends ? Tu comprends que lorsque tu sortiras de prison, tu seras une femme ? Tu trouves que c'est

un bon endroit pour devenir une femme ?

Bahia se redresse lentement :

– Cette hypothèse ne paraît pas vous satisfaire, me fait-elle.

– Et toi, elle te semble juste ?

– J'oubliais votre souci de justice !

– C'est mon métier.

– Enfin, un peu de franchise ! Vous êtes ici pour le fric !

– J'ai aussi des convictions. Et certaines te concernent.

– À chacun sa justice, monsieur le juge. Oui, j'ai poussé Abel, oui, j'ai frappé ce vieil ivrogne obscène, oui, j'ai volé, oui, j'ai mis le feu avec l'intention de faire brûler cette misérable femelle. Moi, je trouve juste d'être jugée coupable.

– Et la passivité d'Anthony, c'est aussi un crime, non ?

Bahia ne peut retenir un rictus moqueur.

– Que voulez-vous à la fin ? Deux coupables ou deux innocents ?

Je choisis de ne pas répondre.

– Ma seule excuse, reprend Bahia, c'est mon amour. Elle efface le reste, cette passion. Et quand elle devient souffrance, on ne la contrôle plus. J'ai fait ce que j'ai pu. Croyez-moi. Mais on ne peut rien changer à cela.

– Anthony t'a trompée, Bahia. Tu as fait tout cela pour lui et il t'a trompée.

– Peut-être...

Bahia s'est allongée sur le lit. Elle semble réfléchir et murmure :

– Ainsi, Anthony m'accuse...

– Il te condamne à payer pour deux, je complète.  
Silence.

J'ai ramassé mon carnet et mon crayon.

Et je me lève.

– Demain, tu seras en face d'Anthony.

Bahia tourne la tête, surprise.

– On appelle ça une confrontation. Il devra répéter ses accusations. Tu pourras donner ta version des faits. J'espère que tu sauras expliquer ce qu'il s'est réellement passé.

– Comptez sur moi.

C'est la première parole sensée que j'ai l'impression d'arracher à cette gamine.

Quatorze ans. Tout juste quatorze ans.

Une folie.

Est-elle vraiment folle, d'ailleurs ?

Juste une adolescente.

– Anthony est ici, en ville ? me demande Bahia avant que je ne frappe à la porte.

– Oui. Il est à l'hôpital. Bernard Galletier et sa fille aussi. Tous les deux sont soignés pour leurs brûlures.

– C'est grave ?

– Assez. Mais ils vont s'en sortir. Avec des séquelles, mais ils s'en sortiront.

– Et Anthony ?

– Anthony n'a rien. Il reste en observation. Il sera là demain.

– Ici ? Dans cette cellule ?

– Non. Dans mon bureau au palais de justice. Deux policiers viendront te chercher.

Je frappe deux fois. La gardienne m'ouvre aussitôt la porte. Celle de la détenue 43-276.

Je quitte la cellule sans me retourner.  
La porte se referme.

Chapitre 13

## Partir

J'ai juste le temps de poser la main sur mes yeux pour conserver l'image de la porte ouverte. Puis ma bouche s'étire doucement. Un sourire à peine perceptible.

Je m'appelle Bad et je vais devoir partir plus tôt que prévu.



Chapitre 14

## Confrontation

Palais de justice, niveau 3, protection judiciaire pour la jeunesse. Mon bureau est au bout de ce couloir. Ce matin, je suis arrivé un peu plus tôt que d'habitude. Le temps de relire le dossier, ou plutôt de le parcourir, car je le connais déjà trop bien.

Je devrais bientôt rendre la justice mais je n'ai toujours pas de certitudes. Toujours ce sentiment d'insatisfaction. Il faudra pourtant bien y mettre un terme.

Le policier frappe à ma porte.

– Le prévenu, monsieur le juge.

Anthony entre dans mon bureau. Le policier me fait un signe et va s'asseoir sur une chaise dans le couloir.

Ce bureau, Anthony le connaît. Aujourd'hui, il y vient même de son plein gré. J'ai seulement insisté un peu. Comme quoi il serait préférable pour lui d'accepter cette confrontation. S'il n'a rien à se reprocher, bien sûr.

Ce matin, en quittant l'hôpital, Anthony était peut-être sûr de lui. À présent, ce n'est visiblement plus pareil. Il est nerveux. J'espère qu'il va enfin perdre ses moyens. Lors de notre première entrevue, il a dû exposer une nouvelle fois sa version des faits. Frondeur, il m'a rappelé que tout se trouvait déjà dans la déposition qu'il avait faite à la police. J'ai juste acquiescé. Anthony ne doute de rien. Bernard Galletier l'a soutenu devant la police. Grâce à son courage, lui et sa fille ont pu échapper aux flammes. Un bon garçon, cet Anthony.

Mais aujourd'hui, nous sommes pour la seconde

fois dans ce bureau. Et Anthony sait que ce sera moins facile.

Au début, il pensait qu'on l'amènerait dans la cellule de Bahia. Il se trompait, bien sûr. Je lui ai expliqué que l'entrevue se déroulerait dans ce petit bureau, devant une table couverte de dossiers, un téléphone et quelques chaises. Trois en fait. Pas une de plus. Les policiers restent dans le couloir.

Les policiers, justement, sont partis chercher Bahia à la prison.

Bahia a changé de cellule. Hier soir, à ma demande, on lui a proposé de revenir avec les autres détenues pour le repas et les activités. Elle a accepté. Le contact, la parole. C'est bon signe.

Je raconte tout cela à Anthony. Il me regarde avec un rictus arrogant. Il se croit malin, mais je suis convaincu qu'il ne tiendra pas le coup nerveusement. En face d'elle, il va craquer.

– Qu'est-ce qui te fait rire ?

– Bahia ne viendra pas, lâche-t-il d'une voix monocorde.

– Tu peux t'expliquer ?

– Je vais partir, me dit-il presque à regret. Vous n'avez pas le droit de me retenir.

J'aimerais prendre le temps de réfléchir au sens de ses propos mais le policier du couloir entre sans frapper :

– Elle s'est échappée !

Ses pupilles dilatées lui donnent un regard halluciné. Mon téléphone sonne déjà.

Chapitre 15

## Évasion

Je les connais ces murs.

Ils n'arrêtent ni le ciel ni le mal. Ils arrêtent juste le temps.

Toujours les mêmes barreaux. Toujours la même gardienne. Les mêmes bruits.

Rien ne change en prison. C'est ça la différence. Le temps.

J'entends la rondelle de métal glisser contre la porte. La gardienne regarde par l'œilleton avant

d'ouvrir. Deux gardiens de la paix se tiennent derrière elle.

– Le taxi est arrivé, Bahia.

Elle ne m'appelle plus Bad. Elle a oublié qui je suis. Elle tente d'établir le contact, une relation amicale. Cette gardienne est trop faible. Elle voudrait être méchante avec moi qu'elle n'y arriverait pas. Je suis la fille qui ferait pleurer les pierres de n'importe quelle prison. Voilà ce qu'elle pense ce matin la gardienne.

Elle est bonne, je suis cruelle.

Je m'appelle Bad.

– Je suis prête, je dis simplement.

La gardienne me trouve pâle.

– Tu es sûre que ça va ?

Je force un sourire. Un peu fatiguée. Rien de grave. Mal dormi.

– Tu vas voir, tout va bien se dérouler, me rassure-t-elle.

Le mot est vite passé.

Depuis que le juge a laissé entendre que je pourrais bénéficier de circonstances atténuantes impor-

tantes, la gardienne me voit différemment. À quatorze ans, on ne peut pas être entièrement responsable. C'est ce qu'on entend entre les murs de cette prison. Cette hypothèse devient plus acceptable. Je ne suis pas un monstre.

– À tout à l'heure, me dit la gardienne.

Elle parle comme une mère.

Je m'éloigne, encadrée par les deux gardiens de la paix.

La cour, le mur. Le fourgon.

L'un prend le volant. L'autre s'assied en face de moi. Le bruit du moteur. Il ne faut qu'un instant pour passer la porte de la prison. À peine davantage pour s'en écarter.

Elle s'efface bientôt.

La ville défile à présent par les vitres grillagées du fourgon. Je suis de plus en plus pâle.

– Tu te sens mal, petite ?

Je ne réponds plus.

Le chauffeur se retourne. Il y a beaucoup de circulation dans le centre-ville. Il promet d'être au palais de justice dans une dizaine de minutes.

Je tremble.

Impression étrange de bien-être et d'angoisse. Mes yeux partent se cacher sous mes paupières. Le monde bascule.

Je m'affale sur le plancher du fourgon.

– Merde ! s'écrie le flic.

– Qu'est-ce qu'elle a ? demande celui qui conduit.

– Elle convulse ! panique le premier, à genoux près de moi.

Il me maintient la tête. Ce corps. Ce corps de quatorze ans qui tremble, il en prend soin. Il ne veut pas qu'il s'abîme, il le protège.

Le chauffeur a décroché sa radio. Il prévient qu'il fonce sur l'hôpital. Gyrophare. Sirène. L'ordre revient. Bien sûr qu'il faut changer de direction et foncer à l'hôpital.

– Allez, petite, tiens le coup. Dans une minute on y est.

Il y met tout son cœur ce drôle de flic. Son instinct protecteur. Lui aussi a peut-être une fille de quatorze ans. Elle en a peut-être quinze, mais c'est pareil. Il sait tout ça.

Il me tient la tête. Me préserve du mieux possible des secousses.

Le fourgon, sa sirène et son gyrophare orange arrivent bientôt aux urgences de l'hôpital.

Je m'appelle Bad et je viens me venger.



Chapitre 16

## Panique

– Comment a-t-elle réussi à s'évader ? me demande Anthony avec le même sourire.

– Elle a simulé un malaise dans le fourgon qui la transférait de la prison au palais de justice. Les deux gardiens de la paix ont cru qu'elle était victime d'une crise d'épilepsie. Ils ont foncé aux urgences de l'hôpital. Les médecins l'ont prise en charge à leur arrivée, et deux minutes plus tard, elle avait disparu.

Anthony blêmit.

– L'hôpital... murmure-t-il. Séverine... Pas Séverine.

– Ne panique pas.

– Elle va la tuer !

– Mais non. Bahia est dans l'hôpital, mais c'est certain, ils vont la retrouver.

– Elle avait tout prévu, je vous dis !

Je regarde ma montre :

– Écoute, Anthony, il est dix heures moins dix. Bahia a dû quitter la prison à neuf heures et quart. Ça lui laisse une petite demi-heure... je vais téléphoner pour demander qu'on surveille la chambre de Séverine et celle de son p...

Anthony a quitté le bureau en laissant la porte ouverte. Le policier, parti aux nouvelles, n'est plus là. Je cours derrière ce sale gosse. Il dévale les escaliers. Il bouscule deux hommes. Il pourrait bousculer les murs. En tout cas, il semble le croire. Il court. Quitte le palais de justice.

« Hé, ça va pas bien, non ?... Espèce de petit con ! »

Il a heurté une femme qui sortait d'une boutique. Au niveau de l'épaule. Elle s'est aussitôt cramponnée à son sac. Une femme avertie. Elle continue de l'insulter.

Inutile de poursuivre Anthony. De toute façon, il va courir jusqu'à l'hôpital et il est plus rapide que moi.

Une demi-heure. La moitié suffit à Bahia pour tuer Séverine. Je le sais. Anthony peut courir, il peut traverser la ville, il ne fait peut-être que se rapprocher de celle qu'il aime, tuée par celle qu'il a aimée. Et celle qui l'a aimé pourrait bien chercher à le tuer à présent.

Un frisson me parcourt le dos.

Moi aussi, je dois courir.



Chapitre 17

## Retrouvailles

Je vois Anthony courir, courir sans réfléchir. Il slalome entre deux piétons et traverse la rue. Il court, court à en perdre haleine. C'est ça la ville. On court, et rien n'arrêtera la ville, ses poubelles renversées, ses chiens crevés, ses voitures mal garées, ses murs fissurés, tagués, délavés, baignant dans l'urine, les sacs plastiques et les bouteilles vides.

J'attends. Je me doutais qu'il passerait par ici.  
Juste à ma hauteur.

– Anthony !

Il tourne la tête et s'arrête devant l'entrée du chantier de construction voisin de l'hôpital.

Il est épuisé, mon bel amour. Ses jambes, son cœur, ses poumons sont épuisés. Il m'aperçoit à l'intérieur. Deux pas, et il s'arrête à nouveau. Le temps de respirer, la poitrine en feu. Il s'adosse contre une barrière, à l'entrée du chantier.

Aucun ouvrier.

– Tu es pressé, on dirait.

Il me dévisage. Mais oui, c'est bien moi, Bad.

Le corps plié, les mains sur les genoux, il cherche son souffle mon Anthony. Vas-y, reprends ta respiration, tu vas en avoir besoin.

Il se redresse lentement, une main toujours posée sur le côté.

Avance Anthony. Avance entre les plaques de tôle qui entourent le chantier. Entre.

– L'hôpital, lâche-t-il, tu y étais à l'hôpital ?

Mon amour, mon tendre, comme tu sembles

soudain inquiet.

– Tu ne me demandes pas de mes nouvelles ?

– Réponds-moi ! L'hôpital !

– Tu te souviens de mon frère, Anthony ?

– Qu'as-tu fait de Séverine ?

– Qu'as-tu fait de mon frère, Anthony ? Qu'as-tu fait de ma mère ? Et de ma vie, Anthony ?

– C'est toi qui as tout détruit. C'est dans ta nature, Bahia.

Il se dresse devant moi. Maintenant, il est parfaitement droit.

– Viens Anthony. Partons, tous les deux.

– Tu plaisantes ?

– Il en est encore temps, mon amour.

– Mais tu n'as rien compris !

– Ne ris pas Anthony ! Ne ris pas ainsi ! Je t'aime Anthony, et notre histoire ne finira jamais ! J'ai tué pour toi, j'ai tué pour mon premier et mon unique amour, et je tuerai encore s'il le faut !

Il rit. Il rit avec cruauté et mépris. Est-ce mon amour qui amuse Anthony ? Est-ce à cause de moi que cet amour a pris fin ? Est-ce à cause de lui ?

Fini de jouer avec Bahia ? Est-ce fini depuis le jour où je lui ai demandé la main pour sortir de ce fossé plein de boue. J'étais une enfant ce jour-là, sous la pluie, dans le froid et la faim. C'est pour ça que tu m'as laissée seule près de cet arbre pendant que tu te réchauffais dans cette ferme, pendant que cette chienne léchait tes pieds fatigués ?

– C'est bien ça, Anthony ?

– L'hôpital, je t'en supplie, qu'est-ce que tu as fait ?

C'est ça, supplie, Anthony. C'est ça. Et souviens-toi de ce que tu serais sans moi. C'est moi ou mon amour que tu as utilisé pour te venger de ton beau-père ? Moi ou mon amour pour l'argent que j'ai volé ? Et pour les coups que j'ai donnés ?

– Et mon frère, Anthony ?

– Ton frère n'est pas mort. Ta mère l'a sauvé.

– Et tu penses que ça les aidera à me pardonner ? C'est ça, tais-toi, Anthony.

Moi ou mon amour ? Lequel t'embarrassait le plus ?

Tu l'as aimée pourtant, Bahia-la-Barbare, Bahia

qui pouvait bousculer, frapper ou empoisonner. Tu l'aimais ta jeune guerrière. Tu l'aimais puis tu l'as trouvée bien embarrassante. C'est ça, baisse la tête. Je n'étais plus assez bonne pour toi quand les champs de bataille ne t'intéressaient plus. Il a suffi que je te demande ta main, il a suffi que je sente le froid et que la pluie finisse par me mouiller pour que tu cours dans le lit de cette bâtarde !

Adieu Bahia !

Mais qu'espérais-tu, Anthony ?

Non, ne dis rien.

– C'est vrai, mon frère n'est pas mort. Ta Séverine par contre...

Tiens, tu ne ris plus à présent

– Bahia...

– Je m'appelle Bad.

– Tu es folle.

– C'est possible.

– Non, je ne te crois pas...

– Tu doutes de moi ? Je n'ai plus froid, Anthony. Regarde bien. Je ne tremble plus. C'est toi qui trembles.

– Tu mens. Séverine n'est pas morte.

– Je mens ? Tu veux les entendre les gémissements de ta chienne, tu veux l'entendre me supplier... Comment peut-on réclamer la vie quand sa vie a si peu d'importance ?

Tu ne réponds pas Anthony ?

Elle non plus ne m'a pas répondu. Alors, je mens toujours, mon bel Anthony ?

– Et ton couteau ? Pourquoi l'as-tu emporté avec toi à l'hôpital ? Tu ne peux pas te séparer de ton couteau, hein ? Toujours au fond de ton sac. Tu as bien fait de le laisser au pied du lit de Séverine avant d'aller chez le juge. J'ai trouvé ton beau couteau et ton briquet. Tous les deux dans mes poches à présent. Le couteau pour ta Séverine.

– Tu... Tu n'as pas eu le temps... La police...

– La police ! Mais elle me cherche encore, mon Anthony, sinon je ne serais pas là !

Maintenant, c'est à mon tour de rire. Mon Anthony est à genoux sur la terre retournée de ce chantier. Il est beau son couteau, même s'il ne s'en est jamais servi. Il est beau entre mes mains, avec

sa longue lame presque neuve. Je le laisse tomber et il se plante devant ses genoux boueux.

– Si tu savais comme elle a supplié, Anthony. Et comme c'est long de mourir avec un couteau.

– Arrête, je t'en prie.

– C'est exactement ce qu'elle m'a dit, mon Anthony. Ses dernières paroles.

– ASSEZ !

– Oui, assez ! Assez d'Anthony car Anthony n'est rien, rien sans Bahia qu'il ne peut s'empêcher de trahir, une fois encore. Mais pourquoi ? Tu le savais pourtant ? Alors pourquoi ?

Anthony se recroqueville. Anthony n'est déjà plus avec moi.

Il est avec sa chienne.

– Vas-y Anthony, fais-le couler ton sang. Retourne à la terre, c'est ça. La lame, Anthony, approche-la de tes veines, encore plus près, Anthony, encore... coupe et va rejoindre ta Séverine !



Chapitre 18

## Sur leurs traces...

Je range mon téléphone dans la poche de ma veste, et je tente de retrouver mon calme. Je suis un juge mais ça ne me dispense pas de paniquer.

Je dois donc retrouver toute ma lucidité.

« Pourquoi Bahia s'en serait-elle prise à Séverine ? Elle se doutait bien que la police allait la rechercher et qu'en restant dans l'hôpital, elle se ferait repérer. »

Il n'y a personne pour me répondre. Je me sens

seul dans ma voiture à quelques mètres du palais de justice. C'est un sentiment que j'éprouve souvent, cette solitude.

Retrouver Anthony. C'est ce qu'il a de mieux à faire. Au moins, je sais où il est. Je démarre. Je freine brusquement. Je n'ai pas vérifié dans mon rétroviseur avant de quitter le stationnement. Ou peut-être ai-je regardé. En tout cas, je n'avais pas vu cette voiture arriver. Cette histoire commence à me dépasser. Bahia, Anthony, Anthony, Bahia : des jeux d'adolescents. Ces fichus adolescents et leurs histoires d'amour. J'en ai vu défiler, sans jamais m'y habituer. Ça oui. Ils perdent la tête au premier baiser, ces adolescents, comme on est soûl avec son premier verre d'alcool.

J'aurais bien quelques souvenirs personnels à ce propos. Mais des souvenirs sympathiques qui feraient rire, et non pleurer.

Ces deux-là dépassent le tolérable. Surtout Bahia. Et maintenant, elle s'échappe d'une prison. Je n'ai jamais vu ça. À quatorze ans !

Je m'arrête au feu rouge. Où est-elle en ce

moment ? Je n'oublie pas qu'un jour prochain, je devrai la juger, la condamner. Cette évasion ne va rien arranger.

Je redémarre. Retrouver Anthony. C'est ça le plus important. Bahia, on verra plus tard. Apparemment, elle se débrouille assez bien toute seule.

Je passe devant la gare.

Elle pourrait bien être là, Bahia... Ce serait son genre.

Mais c'est Anthony. J'ai décidé de m'occuper d'Anthony pour l'instant. Anthony n'est pas à la gare. Anthony est parti à l'hôpital, près de Séverine et de son père. Il a dû passer devant la gare, et ensuite descendre vers le sud de la ville.

Ville-labyrinthe. Je scrute les trottoirs. Anthony n'avait pas beaucoup d'avance. J'ai seulement passé quelques coups de fil. Et le directeur de la prison m'a appelé. Le directeur a tenu à m'expliquer que Bahia avait sûrement pris un produit pour simuler son malaise. Peut-être une drogue. Le directeur va interroger toutes les détenues. Un instant, j'ai cru que le directeur me soupçonnait d'avoir aidé Bahia

à s'évader. J'ai passé plus de deux heures avec la détenue, hier, finalement. En plus, j'ai laissé Anthony filer. Mince, dans un moment pareil, c'était à moi de le surveiller. Peut-être qu'il savait des choses, Anthony. Et pour finir, j'abrège la conversation téléphonique avec le directeur, comme si je ne portais pas un grand intérêt à cette évasion.

Au volant de ma voiture, je me surprends à sourire. Je serai peut-être interrogé, moi aussi... Il faudra bien trouver une explication. Sinon, comment rendre la justice ?

Soudain, je ne souris plus. La justice, ma justice, s'apprête-t-elle à me jouer un sale tour ?

Retrouver Anthony. Premier panneau indiquant l'hôpital. L'élégance désordonnée du centre-ville s'estompe peu à peu. Le sud de la ville s'organise à coups de lignes perpendiculaires, à coups de droites parallèles. Un enfant à chaque croisement. Un enfant marqué d'une croix, parfois, un enfant que je connais bien.

Rien n'arrête la ville, je le sais. Je n'ai pas besoin

de venir dans ces quartiers pour m'en assurer. Mais quelle justice appliquer pour ces enfants de la géométrie urbaine ? La même qui veut tout expliquer et qui, comble du comble, pourrait me condamner, moi, le juge Desnier ?

Je ralentis, je cherche toujours Anthony sur les trottoirs. Ce n'est pas grave, je le retrouverai à coup sûr à l'hôpital. Là, on pourra chercher une explication à tout cela. Il y a sûrement une explication.

Dernier coup d'œil vers un chantier de construction. J'écrase la pédale de frein ! Je sors de la voiture sans même refermer la portière. Je suis déjà à l'entrée du chantier.

– Anthony ! NON !



Chapitre 19

## Disparaître

Je suis Bad.

J'ai rendu son couteau à mon amoureux et je l'ai laissé en finir avec lui-même.

Maintenant, il me reste son briquet, et je vais m'occuper de Bahia.

Adieu, Bahia.



Chapitre 20

## Retrouver Bahia

Anthony est à genoux. La lame de son couteau sur son poignet droit. Quand je lui arrache l'arme des mains, il regarde le sang s'écouler de son poignet. Il ne paraît rien ressentir. Pas même la délivrance qu'il en attendait.

Je sors un mouchoir. Je le déplie d'un geste sec et je l'enroule autour de son poignet. Je fais deux tours et un nœud bien serré. Anthony se laisse faire, persuadé en apparence que vivre ou mourir ne fait

plus grande différence.

– Elle a tué Séverine, me dit-il en commençant à dénouer le mouchoir. Tout est de ma faute.

Je lui envoie une gifle très sonore. Ce geste va totalement à l'encontre de mon idée de la justice et de la communication en général. Mais ce geste a au moins l'avantage de libérer toute la tension que j'ai accumulée ces dernières heures. Dans la foulée, je succombe aux plaisirs de l'agressivité verbale :

– Elle ne l'a pas tuée, crétin ! Comment peux-tu être con à ce point ?

Anthony essaie de remettre ses idées au clair. Ma gifle ne l'y aide pas vraiment. Sa joue est rouge feu et il semble un peu sonné.

Alors, je le rassure en brandissant mon téléphone sous son nez :

– J'ai téléphoné à l'hôpital ! Séverine est dans son lit et elle dormait tranquillement jusqu'à ce que j'envoie une infirmière la réveiller !

Le mouchoir est rouge. Il faudrait se dépêcher de rejoindre l'hôpital.

Anthony me fixe comme s'il revenait sur terre

après un voyage de dix ans dans l'espace.

– Vous... Vous en êtes certain ? bafouille-t-il.

– Évidemment, triple idiot. Je lui ai moi-même parlé.

– Bahia, murmure-t-il. Mon sac... Elle a seulement pris mon couteau et mon briquet...

Je ne l'écoute plus. Je compose le numéro de l'hôpital. Une ambulance va partir. Elle sera là dans deux minutes. En même temps que la police. Deux minutes.

– Bahia ? Où est-elle, bon Dieu ? Parle !

Anthony tend sa main au bandage ensanglanté :

– Elle est entrée là-dedans. Dans ce vieux bâtiment en démolition.

Je compose rapidement un nouveau numéro avant de confier mon téléphone à Anthony.

– C'est l'accueil de l'hôpital. Présente-toi et demande Séverine. Ils vont te la passer. Tu restes là, l'ambulance arrive...

Anthony colle le téléphone contre son oreille. Je cours déjà vers le bâtiment. J'appelle Bahia. Plusieurs fois. Je n'arrête plus.

– Bahia ! Bahia ! Bahia...

Je ne suis plus très loin de l'entrée. Il n'y a plus de porte, seulement le cadre. Je suis sur le point de pénétrer à l'intérieur du bâtiment quand le feu se déclenche. Maintenant, il y a une porte de flammes ! Un feu à même le sol qui remonte déjà sur les murs !

Je crie encore et toujours Bahia.

Je regarde derrière moi. J'aperçois Anthony. Il resserre le mouchoir à son poignet, mon téléphone coincé entre son oreille et son épaule. À présent, il veut garder son sang, Anthony.

– Bahia ! Bahia ! Bahia...

J'essaie les fenêtres du rez-de-chaussée.

Je les essaie toutes. Tour à tour elles s'enflamment devant moi, devant mes mains qui protègent mes yeux.

« Bahia, Bahia, Bahia... Tu ne vas pas t'en sortir comme ça. Non ! »

Je réussis enfin à entrer. Les flammes me lèchent l'épaule. Je m'enfonce dans la fumée, J'appelle.

Aucune réponse.

J'entends l'ambulance, à l'extérieur.

J'enlève ma veste, le tissu plaqué sur mon visage,  
je continue à chercher Bahia.



Chapitre 21

## Renaissance

Je suis Bahia, fille du vent et du soleil levant.

Cheveux rouge sang.

Les années ont passé, aujourd'hui, j'ai vingt ans.

Sept barreaux horizontaux, sept verticaux :  
Quatorze barres de fer. Qu'ils sont loin mes  
quatorze ans.

Qu'ils ont mis du temps à fondre, mes barreaux.

Sous la chaleur de mon souffle.

Longtemps.

Et le plus dur reste à faire. C'est toujours ainsi. Aujourd'hui, je quitte ma prison. Pour bonne conduite. À condition d'être sage. De ne plus jouer avec le feu, de ne plus essayer de tuer les gens.

J'ai vingt ans.

Qu'il est loin mon Anthony. Un souvenir, au goût sucré, souvent amer.

Qu'ils sont loin mes quatorze ans.

Anthony a disparu, paraît-il, parti seul. Le regard de Séverine serait-il devenu insupportable ? Anthony n'aura pas assez de sa vie pour tout effacer. Et si c'était lui le plus à plaindre ?

Aujourd'hui, je m'en fiche. Je passe la porte de la prison. Le ciel n'est pas le même à l'extérieur. Il ne faut pas croire ce qu'on dit. Ça n'a rien à voir. Déjà le ciel a changé.

Hier, le juge est passé me voir. Il a dit demain tu sors. Lui en avait fini. Il a vieilli. Nous n'avons pas parlé de ce jour où il m'a sauvée de ce bâtiment en feu. Ce jour où je renversais les bidons, le briquet d'Anthony à la main. J'en conserve encore quelques traces sur ma peau.

Nous n'en avons pas reparlé. Je l'avais déjà remercié.

Il m'a sauvé la vie, le juge. Bad est morte, Bahia a survécu.

Il m'en a coûté six années. Tout a un prix. J'ai pu le vérifier.

Un pas dehors. La prison se referme derrière moi. Deux pas dehors.

J'entends mon prénom. Bahia comme au jour de mes quatorze ans. Juste un peu avant.

– Maman ?

Mes yeux m'abandonnent. Ma mère, Abel. Il est si grand. Six années de parler, de temps compté, surveillé, épié. Six années de patience et de doute. Vous m'avez vraiment pardonné ?

Ma mère me serre dans ses bras. Abel nous regarde. Il n'y a plus rien entre nous. A-t-il encore peur de moi ? Ma mère me caresse le visage. J'ai vingt ans. J'embrasse Abel. Tant pis s'il faut pleurer autant quand la joie et la honte se mélangent.

Ainsi, vous m'avez vraiment pardonné.

Alors, il faut se serrer, encore et encore, laisser

entrer les doigts dans la chair. Serre-moi, maman. Serre-moi plus fort. Il faut coller nos visages. Serre-moi, Abel. On se regardera plus tard. Attends un peu. Je n'ai pas encore le courage. Mais il va venir, rassure-toi. Il faut me laisser le temps. Étouffez-moi de vos bras en attendant.

Surtout, ne me lâchez pas.

Il reste trois corps devant une prison. Trois chairs à présent rassemblées. Minuscules humains aux pieds des murs de nos prisons. Avions-nous besoin de nous faire tout ce mal ?

– Que veux-tu faire ? me demande ma mère.

Il faut renifler maintenant, faire rentrer ces larmes.

– Marcher, je réponds en lui prenant la main.

Marcher sans m'arrêter. Marcher droit devant moi sans tourner. Tourner en rond comme dans cette prison.

Où est-elle, d'ailleurs ?

Elle n'existe déjà plus. Les murs ont disparu. Il y a des voitures, des bus, des gens qui marchent et qui marchent. Ça y est, Abel me tire sur le bras. Il me

montre tout ce qu'il connaît déjà dans la vitrine des magasins. Ça va trop vite, mais c'est bon.

Abel tire sur mon bras.

Nous marchons longtemps. Des milliers de pas, ou davantage, jusqu'à la nuit peut-être.

Main dans la main.

Nous marchons des heures, sans jamais nous lâcher. Des heures et des heures.

Puis je suis prête. Abel est un peu soulagé. Fatigué d'avoir trop marché mais patient avec sa sœur de vingt ans.

Ma mère appelle un taxi.

Nous arrivons à la gare, sur le quai, et nous montons dans le train. Je me sens bien dans ce wagon. Mon frère dort, la tête appuyée sur mon épaule. Je regarde les yeux de ma mère qui me regardent sans fin. Peut-être rêve-t-elle au Brésil. À Salvador de Bahia.

Oublier 43-276.

Peut-être bien demain.

Je suis.



Chapitre 22

## Justice

Mon nom est Paul Desnier. J'ai quarante-huit ans et je suis juge pour enfant. J'ai toujours voulu exercer ce métier. J'ai dû beaucoup travailler pour y parvenir, et je peux dire que je suis heureux et fier d'avoir aujourd'hui cette responsabilité.

Je suis au service de la loi. Je fais mon possible pour qu'elle s'adapte aux enfants et c'est souvent loin d'être simple.

Nous sommes jeudi et je me trouve devant l'en-

trée de la prison pour mineurs. Je mesure un mètre quatre-vingt-dix, et pourtant je me sens petit devant cette porte. L'habitude n'y change rien...





Documentaire

# **Des adolescents en prison...**



**... Pourquoi ? Comment ?**

# La justice est-elle juste ?

Sans doute ne l'est-elle pas toujours, mais à travers la justice, notre société exprime avant tout une volonté de permettre aux citoyens de vivre ensemble, dans le respect de chacun. La justice se doit donc d'être la plus juste possible, c'est-à-dire de traiter tout le monde de la même manière, et de combattre tout ce qui s'oppose à ces valeurs.

En France, pour faire respecter ce principe, l'État vote des lois qui constituent la base du droit. La justice est ensuite rendue par les juges, dans les palais de justice. Leurs missions sont de protéger, de sanctionner les comportements interdits et d'arbitrer les conflits entre personnes.

---

*Dans la chine de la dynastie des Tang il y avait une règle : si un juge commettait une erreur judiciaire, il était condamné à subir le même châtiement que celui qui avait été infligé à la victime de son erreur.*

---



## **Une affaire vieille comme le monde**

La justice est bien sûr un concept très ancien. Ce mot est d'ailleurs hérité du latin et son sens premier est religieux : « Jus » est la « formule religieuse qui a force de loi ».

Il aura cependant fallu beaucoup de siècles pour mettre fin aux « décisions arbitraires », rendues par un chef (roi, représentant religieux, chef de clan...) qui joue un rôle d'arbitre en tranchant les conflits, et mettre en place une justice de l'État, rendue au nom des citoyens et encadrée par des textes de loi.

La justice, telle que nous la connaissons aujourd'hui, nous la devons à Napoléon (à partir de 1804) qui a rédigé le premier Code civil.

---

*Certaines religions possèdent leurs propres tribunaux : le tribunal rabbinique (juifs), le tribunal de la charia (musulmans) et le tribunal ecclésiastique (catholiques).*

---

## **La liberté... pour tous**

Les libertés principales sont définies en France dès le 26 août 1789 dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Pour autant, peut-on faire

tout ce que l'on veut, là où on le souhaite, comme on en a envie et quand on le désire ?... Oui, à condition d'être seul. Dans la vie en société, c'est plus compliqué car « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ».

Il faut donc définir avec précision les limites des libertés pour éviter que seuls les plus forts ou les plus malins en profitent. Éviter aussi les conflits : « Comment ça, je ne suis pas libre de jouer de la batterie dans mon appartement à deux heures du matin ? » ... Pauvres voisins !

Avec les libertés viennent aussi les droits et les devoirs de chaque citoyen.



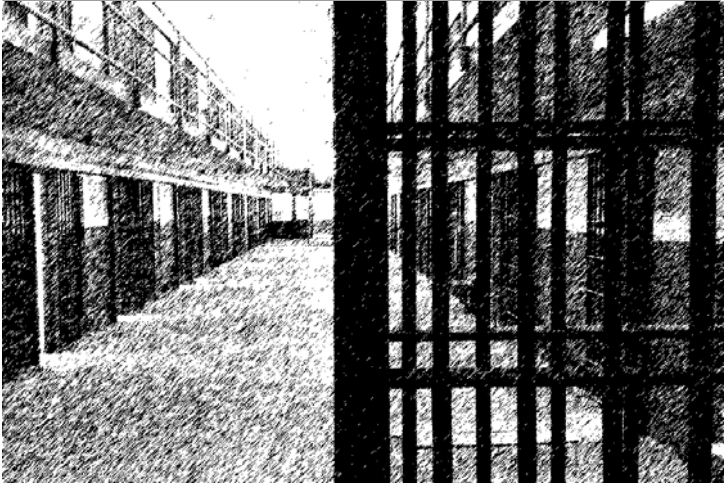
## La case prison

Les décisions de justice peuvent être assorties de sanctions, c'est-à-dire de punitions qui doivent aussi être conformes à la loi.

Parmi celles-ci, il y a la prison. Elle est appliquée dans des cas où il est nécessaire de mettre le coupable à l'écart de la société ou de son environnement : il est alors placé sous la responsabilité de l'administration pénitentiaire. Cette mesure concerne les adultes majeurs, mais également les enfants à partir de 13 ans.

Toutefois, depuis 1945, on reconnaît que la justice applicable aux adultes n'est pas adaptée aux enfants. On a donc créé une justice des mineurs, composée de magistrats, de juridictions spécialisées (le juge des enfants et le tribunal pour enfants) et des services éducatifs.

La justice des mineurs a pour mission de protéger les mineurs en danger et de juger les mineurs délinquants.



---

*Le bagne de Belle-Ile-en-Mer est créé en 1880. Il enferme les jeunes d'au moins treize ans condamnés à des peines de 6 mois à 2 ans. Les conditions d'incarcération y sont particulièrement dures. Les enfants sont levés à cinq heures, ils travaillent huit heures en été, six heures en hiver, pour une heure de "récré" par jour. Et les jeunes prisonniers sont régulièrement battus. En 1934, les enfants se révoltent contre leurs conditions de détention. Cette rébellion met fin aux bagnes pour enfants.*

---

# Un mineur pénalement responsable

La loi 2002-1138 du 9 septembre 2002 énonce un grand principe : « Les mineurs capables de discernement sont pénalement responsables de leurs actes. » Les mineurs bénéficient du principe de diminution de peine : ils ne peuvent être condamnés à plus de la moitié de la peine encourue par un majeur. Et si seuls ceux qui ont plus de 13 ans peuvent se retrouver en prison, des sanctions éducatives peuvent être appliquées aux mineurs âgés d'au moins 10 ans.

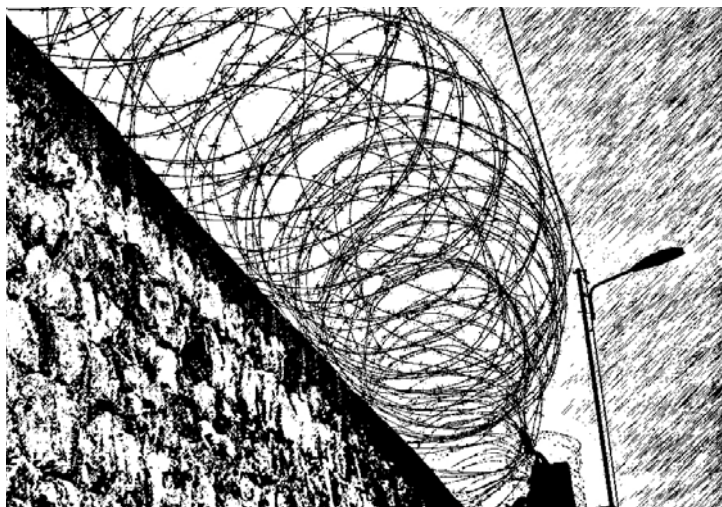
Ce n'est donc pas parce qu'on est petit que l'on échappe à la loi. Si l'on fait de grosses bêtises, on aura aussi à rendre des comptes !

---

*Aux États-Unis, les mineurs peuvent être condamnés à la prison à vie, sans possibilité de libération conditionnelle. Ils sont plus de 2000 actuellement dans ce cas. Seuls trois autres pays*

*autorisent ce type de condamnation : l'Afrique du Sud, la Tanzanie et Israël. Certains détenus sont condamnés pour des crimes moins graves que des meurtres.*

---



## **La vie derrière les barreaux**

Le mineur condamné à une peine d'emprisonnement est placé dans une prison disposant d'un quartier spécial. Il est séparé des détenus majeurs.

Les détenus y suivent une scolarité normale ou une formation. Ils sont pris en charge par des personnels pénitentiaires qui travaillent uniquement avec des mineurs.

Le mineur peut aussi être placé en prison avant son jugement, s'il est soupçonné d'avoir commis un crime ou un délit passible d'une peine d'au moins 3 ans d'emprisonnement. Cette mesure reste exceptionnelle et elle est motivée par les nécessités de l'enquête. Elle dépend de l'âge du mineur et de l'infraction qui lui est reprochée. Toutefois, il faut savoir que sur l'ensemble des sanctions prises à l'encontre des mineurs, plus d'un quart sont des peines d'emprisonnement (fermes, avec sursis simple, avec sursis et mise à l'épreuve).

L'immense majorité de ces jeunes arrive en prison au terme d'un parcours généralement marqué par la violence, la drogue et le refus, voire la méconnaissance, des règles élémentaires de la vie sociale. Les rapports de force et passages à l'acte leur sont habituels. Ils cumulent les diffi-

cultés économiques, familiales, scolaires. Il n'est d'ailleurs pas rare que des mineurs relèvent des aides apportées aux détenus indigents.

Les jeunes détenus sont suivis par des médecins, des psychologues et des psychiatres. L'accent est mis sur l'éducation à la santé : lutte contre l'alcoolisme (certains sont déjà lourdement dépendants), le tabac, la toxicomanie, l'information sur la sexualité.



Beaucoup souffrent de difficultés psychologiques notables qui ont perturbé et perturbent encore leurs

relations avec les autres, et leurs comportements. Parfois, ces difficultés n'ont été ni détectées, ni soignées auparavant. Antérieures à l'incarcération, elles continuent de se manifester, ce qui nécessite une attention et des précautions particulières.

Faute de moyens, tous ces jeunes ne peuvent bénéficier en détention de l'aide qui leur serait nécessaire dans l'immédiat et pour leur avenir. Leur méfiance et leur refus de reconnaître leurs difficultés ne favorisent pas le recours aux soins.

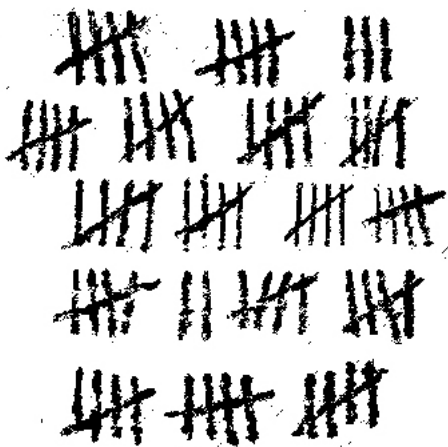
---

*Comme les adultes, les mineurs qui ont commis une infraction ont un casier judiciaire. Mais à la majorité du jeune, les fiches mentionnant les condamnations les moins graves sont retirées automatiquement.*

---

## Comme les grands...

Enfermer un adolescent en prison, c'est bien sûr prendre le risque qu'il s'endurcisse, et qu'il rejoigne plus tard les prisons pour grands.



Le personnel pénitentiaire met évidemment tout en oeuvre pour tenter de réinsérer le jeune dans la société, afin qu'il puisse y trouver sa place, y vivre, s'y épanouir et y travailler, en respectant les lois qui protègent chaque citoyen. Mais la réussite n'est pas

garantie puisqu'elle repose avant tout sur des relations humaines, en plus des moyens matériels et humains.

Ainsi, le taux de récidive des mineurs est important (entre 30 et 85% selon les sources - Désolé de ne pouvoir être plus précis !).



Plus grave, en février 2008, un adolescent de 16 ans s'est suicidé dans un établissement pénitentiaire pour mineurs, et deux autres ont réussi à s'en échapper.

La justice ne peut pas régler tous les problèmes, ni punir tous les délits, ni satisfaire tout le monde. Elle ne peut pas non plus guérir la société de tous ses maux, ni soigner les adolescents de toutes leurs souffrances. A travers la prison, si l'on compare avec ce qu'elle était il y a 50 ou 60 ans, elle tente certainement davantage de concilier sanction et éducation.

C'est déjà un grand progrès.



Interview Marc Cantin

# Mieux connaître l'auteur...

*Depuis combien de temps écrivez-vous ?*

Cela fait bientôt 15 ans que ça dure !

*À l'école, étiez-vous un bon élève ?*

Hum, hum... En vérité, j'avais beaucoup de difficultés en orthographe et en grammaire. J'évitais d'écrire car je me sentais honteux et je collectionnais les mauvaises notes en français. Pourtant, j'avais des idées et l'envie de raconter des histoires, ou, en tout cas, de partager des choses avec les autres. J'ai longtemps dessiné, j'ai été musicien, photographe... et puis, un jour, j'ai décidé de régler mes problèmes en français. J'ai sorti les dictionnaires, et j'ai commencé à écrire. Depuis, je n'arrête plus !

*Vous inspirez-vous de votre jeunesse pour écrire vos livres ?*

Pas directement, mais il y a toujours une part de moi-même dans mes histoires. Bien sûr, elle est souvent cachée, et on ne peut pas discerner le vrai de la fiction. Je conserve mon jardin secret !

*À quel héros ou personnage de fiction vous identifieriez-vous volontiers ?*

Je serais assez tenté par Calvin... Non, plutôt par Hobbes, finalement.

*Où écrivez-vous ? Quel est le lieu qui vous inspire le plus ?*

Dans un bureau terriblement commun. Je n'ai pas besoin d'un lieu particulier. Quand j'écris, je suis dans mes histoires. Le décor qui m'entoure réellement n'existe plus.

*Quel est le thème que vous aimez davantage traiter ?*

La différence, le respect de l'autre.

*Quel est votre outil favori ?*

L'ordinateur. C'est génial, on peut rater, recommencer, retoucher, modifier... et ça reste lisible (contrairement à un cahier !).

*Que redoutiez-vous enfant ?*

La violence. Elle était présente et me terrifiait. J'avais l'impression que les êtres humains ne se contrôlaient plus et devenaient des monstres.

Bon, c'est pas très marrant, ça.

*Vous arrive-t-il de côtoyer des êtres imaginaires ?*

Non, ça va, j'ai encore toute ma tête !

*Qu'avez-vous conservé de l'enfance ?*

Le goût pour les choses qui paraissent impossibles.

*Qu'est-ce qui fait le succès d'un livre ?*

Le goût des lecteurs pour les choses qui paraissent impossibles !

*Quel qualificatif vous colle à la peau ?*

Travailleur. On me dit toujours que je travaille beaucoup. C'est bizarre, je ne le ressens pas vraiment... Sans doute parce que j'aime mon métier.

*Quel est l'animal auquel vous ressemblez le plus ? Pourquoi ?*

Le hibou... méfiant, mais pas méchant.

*Quel est le mot que vous préférez dans la langue française ?*

Respect. Il est, selon moi, la clé des rapports humains réussis.

*Quel livre en littérature de jeunesse auriez-vous voulu écrire à la place d'un autre ?*

Tous les livres de Roald Dahl.

*Quel livre pour la jeunesse vous a marqué quand vous étiez enfant ?*

Je ne lisais pas beaucoup. Seulement des BD, les séries « Mon journal » (des petites BD souvent en

noir et blanc) comme Kiwi, Akim, Zembla, Mister No... Il y avait parfois des articles entre les BD, et des pages intitulées « Le saviez-vous ? » où étaient présentés des faits extraordinaires. Je lisais aussi les « Tout l'univers » et des livres sur les animaux.

*Vous inspirez-vous souvent de personnages réels comme pour « une ado en prison » ?*

Oui. Mes fictions réalistes s'appuient en général sur des rencontres et des échanges. C'est le cas pour la trilogie des « Moi, Félix... » (Ed. Milan) pour laquelle j'ai rencontré de nombreuses personnes sans-papiers avant de commencer l'écriture. Je peux également me contenter de retranscrire un témoignage (« L'enfant des rues ») quand celui-ci est assez fort et ne nécessite pas d'adaptation.

L'expérience des autres, la mienne, un zeste de fiction pour mieux comprendre la réalité... voilà ma recette. À présent, vous connaissez mon secret !



# Table des matières

Bad .....	9
Le juge .....	11
Un matin .....	19
Quatre murs .....	23
Abel .....	27
Souvenirs .....	35
Le départ .....	41
Anthony .....	47
Petite souris .....	53
Séverine .....	65
Séparation .....	71
Colère .....	81
Partir .....	89
Confrontation .....	91
Évasion .....	95
Panique .....	101
Retrouvailles .....	105
Sur leurs traces .....	113
Disparaître .....	119
Retrouver Bahia .....	121
Renaissance .....	127
Justice .....	133
Documentaire .....	137
Interview Marc Cantin .....	153